Mon amie de corps



François Belpaire

François Belpaire

MON AMIE DE CORPS

Roman

Copyright: François Belpaire (Ottawa, 2015).

ISBN 978-2-9813111-8-4 (imprimé)
978-2-9813111-9-1 (ePub)

On peut télécharger gratuitement le texte de ce roman, ou s'en procurer des copies imprimées, sur le site : www.lulu.com.

Note : Ce texte est rédigé selon les règles de la "nouvelle orthographe" de 1990.

Toutes les illustrations sont des œuvres de l'auteur.

Illustration de la page couverture: *Les amants* (céramique).

Pour un aperçu de mon œuvre visuelle et littéraire, visitez mon site web à : www.francoisbelpaire.com

Autres œuvres de l'auteur, publiées chez Lulu.com:

Sauver son âme à n'importe quel prix ? (Essai sur la pratique de la psychothérapie) 1982, 2012.

Lauralyn aller retour. (Récits d'un voyage en Italie) 1982-2011.

Les chroniques d'Esméralda. (Chronique) 2003-2011

La terre d'Au-delà. (Roman d'anticipation) 2009

La terre d'Au-delà. (Bande dessinée) 2013

Mais où donc est passé le quatrième œuf ? (Conte illustré) 2012.

C'est l'hiver à la Maison Bleue. (Conte illustré) 2012.

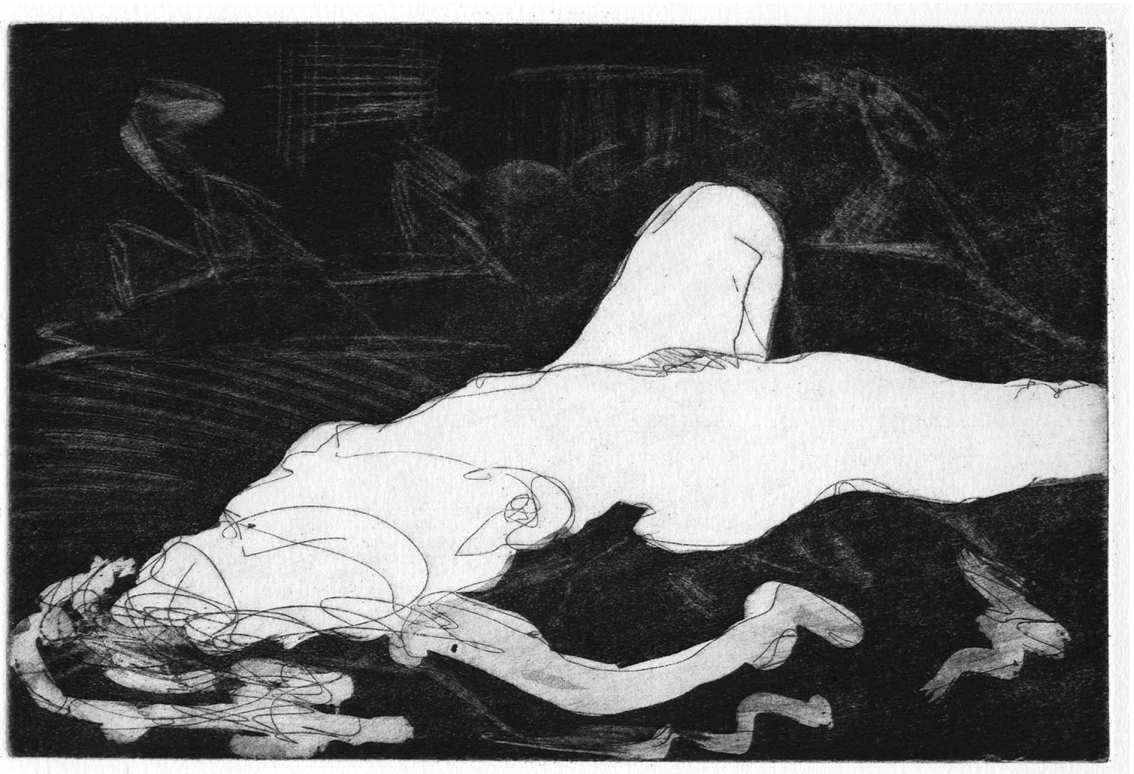
Tous ces ouvrages sont disponibles en téléchargement (format ePub) ou en imprimé sur commande, sur le site: www.lulu.com

Accès direct à la page de l'auteur : www.lulu.com/spotlight/fbelpaire

Aux éditions du Méridien:

Intervenir auprès des jeunes inadaptés sociaux : approche systémique. 1994, 1997 (Épuisé).

Aux femmes que j'ai aimées.



Nu couché (eau-forte sur Arches)

I.

C'est tellement frileux, un corps qui s'abandonne au massage. C'est tellement nu et sans défense, livré aux mains et aux yeux de cet autre qui vous touche, qui vous pétrit les muscles et la peau comme une glaise humble et soumise sous les doigts du modeleur.

– Fais-moi l'amour s'il te plait ?

Tu avais parlé d'une voix implorante et pourtant irréfutable. Tu étais là, étendue sur le futon houssé de velours, tout juste couverte de la serviette de bain que j'avais déposée sur toi pour te protéger des frissons. Je finissais de te donner un massage complet. Ton visage, le haut de ton buste et tes épaules, qui surgissaient par-dessous la ratine écarlate, avaient cette pâleur mate qui est celle du relâchement des tensions.

Je demeurai immobile un moment, puis je repliai doucement la serviette, découvrant les seins et le ventre de ce corps que je connaissais si bien déjà, que j'avais appris par cœur avec tant de soin depuis le temps que nous étions devenus partenaires de massage, toi et moi. Mais tout était nouveau maintenant. Ce n'était plus ce corps indigent que j'avais voulu nourrir de mes mains chaudes frottées d'huile. Tes seins, ton ventre, tes épaules qui reposaient, qui attendaient, tes lèvres entrouvertes et tes paupières closes cachaient maintenant un feu intérieur qui ne demandait qu'à jaillir.

Je pris d'infinies précautions. Mes mains qui venaient pourtant de toucher ton corps partout avec tant d'assurance depuis une bonne heure qu'avait duré le massage, mes mains maintenant se faisaient hésitantes et légères. Je les posai en douceur sur tes épaules, sur tes avant-bras, sur ta poitrine un peu creuse, sur la rondeur de tes seins menus, autour de ton cou, sur tes joues. Ta peau et mes mains étaient restées moites de l'huile à massage et cela adoucissait encore nos touchers. De mes lèvres je frôlai les tiennes, puis tes paupières toujours closes. Tu as ouvert les yeux et nous nous sommes regardés du plus profond de nous-mêmes avec un regard de reconnaissance.

– Oui, t'ai-je répondu, je le veux.

Alors tu as fini de dégager tes bras de sous la serviette, tu as entouré mes épaules qui étaient restées penchées sur toi et tu as dit : Viens.

On s'est caressés comme des adolescents à leur premier amour (on est toujours un peu adolescent devant un amour nouveau) et nous nous sommes explorés avec nos mains interrogatives et innocentes.

L'odeur de miel des tilleuls en fleurs pénétrait par la fenêtre ouverte sur l'été de Montréal et venait se mêler au parfum entêtant de l'essence de lavande dans l'huile à massage. (Tout ceci se passait à une époque pas si lointaine, bien avant internet, alors que les téléphones avaient encore un fil à la patte, la contraception était déjà une certitude bien acquise, le spectre grimaçant du SIDA n'était pas encore apparu et la mode de l'épilation intégrale n'avait pas encore fait son apparition.)

Ce jour-là, je m'étais invité chez toi avec ma boite à outils, prétextant le coup de main à donner dans les travaux d'aménagement de ton nouvel appartement. Nous avions passé la matinée et une partie de l'après-midi à installer des tringles, à poser des fils de rallonge, à planter des crochets. Mais il était bien entendu qu'on se réservait tout le

temps requis pour ce qui avait été, jusque là, la raison d'être de notre relation : se donner, à tour de rôle, un bon massage comme nous l'avions appris ensemble, lors de ce weekend chez Cybèle où nous nous étions rencontrés.

Au milieu de l'après-midi, nous avions rangé balais et marteaux, empilé les boites qui encombraient encore la chambre à coucher et déroulé le futon qui servirait d'aire de massage. On s'était déshabillés pudiquement, chacun de son côté, pour se retrouver couverts d'une serviette ou d'une robe de chambre qui devaient nous protéger d'autre chose que du froid, en ce bel après-midi d'été. Tu avais préparé le bol de céramique avec l'huile d'amandes et tu y avais mesuré quelques gouttes d'essence de lavande, selon le cérémonial. J'avais choisi un disque et l'avais posé sur le plateau, prêt à produire la trame sonore de cette danse sacrée que doit être une séance de massage.

Et voilà que tout cela avait été accompli, que nos mains à tour de rôle avaient donné et que nos corps avaient absorbé les effleurements, les pressions, les étirements et les pétrissages. Mais maintenant tout était changé. Maintenant j'étais penché, nu, sur cette femme nue qui me touchait d'une façon que je ne connaissais pas; maintenant, je t'embrassais et de nos mains, de nos corps, émanait une

autre sorte de mouvement qui nous entrainait dans une autre sorte de danse.

– Viens en moi maintenant, s'il te plaît, avais-tu murmuré.

Je te pénétrai doucement, avec précaution. J'étais un peu inquiet cependant et je m'efforçai de modeler mon rythme sur le tien. Toi aussi tu étais préoccupée : depuis le temps que tu étais en brouille avec l'homme qui avait été ton compagnon, tu n'avais plus utilisé aucun moyen contraceptif. Tout ceci était venu de façon tellement imprévue et spontanée et il était plus que temps de redevenir réalistes. "Tu veux bien faire attention, avais-tu dit, de ne pas éjaculer en moi?" – Je restai figé sur le coup. J'étais loin d'être sûr de garder autant de maitrise sur mes réflexes car j'avais, moi aussi, connu une activité sexuelle plutôt réduite ces derniers temps et je me sentais, là encore, aussi peu assuré qu'un adolescent. Je me retirai, un peu penaud, et posai ma joue sur ton sein, en évitant de peser trop lourdement. Tu étais plutôt malheureuse, mais tu ne savais que faire.

– Tu sais ce qu'on va faire ? ai-je dit, on va prendre une marche jusqu'à la pharmacie, on va acheter des condoms, et puis on reviendra, on se reprendra ...

Tu ne demandais pas mieux. Sur la rue, je te tenais par les épaules et tu me prenais par la taille et nous avons marché doucement jusqu'à la pharmacie.

Nous sommes revenus aussi tranquillement, sans nous presser, sous les tilleuls en fleurs, jusqu'à l'appartement. Tu proposas le souper et tu sortis des noix, du gruyère, des raisins, des fruits secs. Je préparai une infusion avec le tilleul qu'on pouvait cueillir simplement en étendant le bras par la fenêtre de la cuisine. La radio jouait un air de clavecin. Le temps s'écoulait lentement et tout était en harmonie.

Après avoir mangé, on s'est échangé un regard entendu et on s'est rendus dans la pièce où nous nous étions enlacés tout à l'heure et où le matelas était resté étendu en travers du plancher.

On s'est tenus debout face à face un instant, le temps d'éprouver ce courant qu'induit la présence, à la portée des mains, du corps désiré de l'autre. J'ai caressé tes cheveux, ta joue, ton cou, ton épaule. Lentement j'ai détaché les boutons de ta blouse, l'attache de ton soutien-gorge, la ceinture et la fermeture éclair de ta jupe. Avec grand soin je dégageai de ses vêtements ce corps dont je connaissais maintenant le désir. Et tu te trouvas, nue, devant moi. Tu

entrepris à ton tour de déshabiller cet homme dont tu connaissais les mains fortes et chaudes et le corps docile dans le massage, cet homme pour lequel tu découvrais maintenant cet élan plus profond, le désir de le recevoir au plus creux de toi-même.

On s'est enlacés, on s'est embrassés, on s'est caressés, on s'est touché l'âme à fleur de doigt, à fleur de peau. On s'est unis pour fondre en un seul fleuve les rivières de nos désirs. Notre élan coulait puissant et calme comme ces grands cours d'eau dans la plaine qui se souviennent à peine des torrents de montagne qu'ils étaient jadis mais qui contiennent encore toute l'énergie impétueuse de leurs sources lointaines. Nous flottions à la dérive sur ce courant de fond qui nous portait jusqu'à l'océan, jusqu'en ce lieu où quelque chose se dissolvait au centre de chacun de nous, pour nous abandonner échoués au bout du désir.

Nous sommes restés étendus longtemps côte à côte, immobiles, nous tenant à peine, nous enlaçant comme l'eau enveloppe le baigneur, sans aucune contrainte. Il n'y avait rien à dire. Il n'y avait qu'à sentir, duveteuse et tiède, la présence de l'autre et à nous regarder parfois avec un sourire à peine esquissé.

M'étant endormi, je me réveillai en sursaut. La nuit était maintenant complète mais un croissant de lune jetait partout une pâleur diffuse. La tête appuyée sur le coude, tu me contemplais de tes yeux noirs et brillants, avec ton petit sourire furtif sur les lèvres et au coin des yeux. Je laissai lentement revenir à moi la conscience du lieu où je me trouvais, de cette présence amoureuse à mes côtés, de la plénitude sereine dans laquelle je me sentais, puis de l'heure tardive qu'il était.

– Veux-tu que je m'en aille maintenant, que je te laisse? demandai-je.

– Non, reste, avais-tu dit. Reste à dormir avec moi, ici, près de moi. Je veux dormir entourée de tes bras.

Et tu t'es blottie comme un chat dans le creux de mon corps qui te faisait comme une niche vivante. Comme c'est bon d'être désiré, songeai-je. Je serrai doucement contre moi ton corps dont le bienêtre évident me remplissait d'une douce chaleur. Je bougeai un peu pour rendre plus étroit, plus complet encore le contact entre ton corps et le mien, pour te sentir davantage contre ma joue, contre ma poitrine, mon ventre et mes cuisses, pour sentir comment tu buvais mon contact par tous les pores de la peau de ton épaule, de ton dos, de tes fesses et de tes jambes. Nous nous

sommes endormis ainsi enlacés, cette nuit-là où nous étions devenus amants.

Lorsque je me réveillai il faisait grand jour et la lumière du soleil de juillet inondait la pièce. Tu étais assise à la tête du lit, appuyée sur l'oreiller redressé, et tu lisais.

J'allongeai une main paresseuse qui alla frôler ta hanche, ton flanc, ton sein. Un frisson parcourut ton corps et tes mains se tendirent vers moi. Tes mains me touchaient, me tâtaient de tes paumes en éveil, me frôlaient du bout des doigts, ébouriffaient le poil de mes bras, de ma poitrine, de mes jambes, s'attardaient à la peau chaude de mon ventre et à celle un peu moite et délicate au pli de l'aine. Tu voulais gouter à cette peau du bout des lèvres et avec la pointe de la langue, parcourir l'épiderme tendu entre le cou et l'épaule, la poitrine qui se soulevait au rythme lent de la respiration, le ventre chaud. Tes doigts s'aventuraient dans ma toison pubienne, contournant d'une mutine innocence mon sexe qui s'offrait, dressé. Tu le pris entre tes lèvres et le caressas lentement, avec concentration, goutant toute l'intensité du désir grandissant que tu éveillais, jouissant de ta puissance de femme qui exerce son charme enchanteur sur le phallus livré à son bon vouloir.

Je demeurai immobile, attentif, entièrement livré à ce bienfaisant envoutement. Seuls quelques spasmes involontaires traversaient mon corps jusqu'au moment où l'orgasme me surprit à grands coups au sommet d'une vague de désir.

Alors tu es venue t'étendre sur moi de tout ton long, me couvrant d'une présence qui était maintenant fraiche et légère comme une nappe d'eau d'été. Tu as déposé ta tête au creux de mon épaule et je pouvais te sentir respirer profondément, apaisée. Du bout du doigt, je traçais le contour de ton omoplate, de tes vertèbres, du bassin, en suivant chaque sinuosité. Tout à coup tu t'es redressée et tu m'as regardé de tes yeux brillants.

– T'as pas faim, toi ? Moi j'ai faim !

Nous sommes allés à la pâtisserie, tout près, acheter des croissants chauds. J'avais faim, moi aussi; j'avalai une bonne quantité de croissants et bus plusieurs tasses de café fort et chaud.

C'était dimanche et tu décrétas qu'il ne fallait pas travailler aujourd'hui. Le reste des déballages et de l'emménagement attendrait. Le dimanche est jour de repos. C'est fait pour flâner, pour être bien, pour aimer. Je proposai une promenade. Nous nous rendîmes en auto

jusqu'au pied du Mont Royal, par l'avenue des Pins, du côté où c'est plein de vieilles Anglaises qui se promènent en souriant aux oiseaux. (Et quand elles vous voient porter des jumelles, elles vous demandent quelles espèces vous avez observées aujourd'hui.)

Le soleil était radieux et il commençait à faire plutôt chaud. Je t'ai prise par la main et je t'ai entrainée au petit trot sur la pente gazonnée qui monte jusqu'au chemin des calèches, puis sur l'immense escalier de bois qui grimpe jusqu'au belvédère, d'où l'on voit tout le centre-ville, et le fleuve, et la plaine du Saint-Laurent parsemée de ces étranges pustules que sont les collines Montérégiennes, et quand il fait beau, les premières silhouettes des monts Appalaches, là-bas loin, vers le sud-est.

Nous sommes arrivés en haut de l'escalier à bout de souffle et en nage. En t'embrassant je sentais nos cœurs qui battaient en folie et nos respirations haletantes. Nous restâmes ainsi serrés l'un contre l'autre jusqu'à ce qu'on ait retrouvé notre souffle, puis tu m'entrainas vers la balustrade qui surplombe la ville.

– Regarde, as-tu dit en montrant au loin, tu vois la petite maison au toit rouge, là-bas, au bord du Richelieu, juste à côté du gros orme?

– Oui, oui, fis-je, alors que je ne voyais pas grand chose. C'est tout juste si l'on pouvait distinguer vaguement la silhouette du mont Saint-Hilaire dans l'air rendu opaque par la chaleur du midi, comme seul point de repère pour situer à peu près la rivière Richelieu qui devait couler à ses pieds.

– Tu vois la fenêtre en haut, à gauche, juste en-dessous de la cheminée ?

– Ah ben oui ! fis-je.

– Eh bien, c'était là ma chambre quand j'étais petite.

– Oh qu'elle est jolie ! Et je plissai les yeux comme pour mieux distinguer : Je vois une petite fille à la fenêtre. Elle a les cheveux bruns et les yeux foncés et brillants comme toi. Mais elle a l'air triste... Je vois un dragon qui monte la garde devant sa fenêtre. Elle est triste parce que son prince charmant ne peut pas la rejoindre, car la rivière est trop profonde et le dragon est trop méchant. Excuse-moi, il faut que je vole à son secours !

Et je repartis à la course, redescendant le grand escalier par où nous étions venus, en sautant les marches trois à trois. En poussant un cri tu me suivis, descendant l'escalier en trottinant le plus vite que tu pus. Arrivé en bas,

je me cachai derrière un gros arbre et je te surpris au passage, te soulevant et te faisant tournoyer sur mon épaule.

– L'enlèvement des Sabines! Vivent les affreux Romains enleveurs de Sabines ! Mais je perdis l'équilibre et nous nous retrouvâmes roulant dans l'herbe au bord du chemin. Tu riais, couchée dans les foins, tes cheveux bruns éparpillés dans une nuée de pissenlits et de vergerettes.

– Si on rentrait ? proposai-je.

– Ça doit être bientôt l'heure de la sieste ? insinuas-tu.

– Je crois bien que voilà une sage opinion ! acquiesçai-je.

Nous sommes retournés à ton appartement où tu dénichas quelques ingrédients disparates dont on confectionna une omelette espagnole inédite. Cela se laissa avaler volontiers avec un de ces petits verres de blanc qui vous montent à la tête. La nécessité d'une sieste n'en serait que plus impérieuse.

Mais d'abord, il fallait se rafraichir un peu. Nous étions restés tout collés de sueur depuis nos courses, ce matin sur la montagne.

– Viens, que je te donne ta douche, invitai-je.

On s'est savonnés à pleines mains sous le jet dru d'eau tiède, on a battu en neige des montagnes de champoing, nous nous sommes frictionnés dans les grandes serviettes éponges jusqu'à ce que nos peaux fourmillent de picotements.

Étendus côte à côte sur le matelas nous sentions la fraicheur de l'air sur nos corps encore humides. Dans notre apparente immobilité, nous avions toutes les extrémités nerveuses aux aguets, tous les pores ouverts, guettant avidement la moindre sensation. Nous avions l'épiderme tendu comme une peau de tambour prête à vibrer toute entière au moindre effleurement.

Ma main rampa vers ton corps frais et rose à mes côtés, effleurant une cuisse, une hanche, remontant sur le ventre et sur la poitrine, longeant le cou, contournant l'oreille pour revenir errer sur la joue, sur les lèvres. Tu ne bronchais pas, tu semblais même contenir ta respiration, toute absorbée à suivre la sensation.

– On joue à réveiller les morts ! décrétai-je.

– Hein ? C'est quoi ?

– Toi tu fais la morte : tu sais, comme une coccinelle

quand on la tient au creux de sa main. Et puis moi je te caresse, mais tu n'as pas le droit de bouger du tout. Si tu bouges, tu as perdu !

Alors tu as refermé les yeux et tu as laissé s'effacer toute trace d'expression sur ton visage. La main que tu avais élevée dans ton mouvement de surprise retomba mollement. Je parcourus ton corps entier du bout des doigts, puis du creux de la main en épousant le modelé de toutes les formes, puis d'un ongle taquin : rien n'y fit. Tu réussis à contenir toute réaction extérieure; tu avais bien une petite lueur de triomphe mêlé de jouissance qui jouait autour de ta bouche, mais c'était trop subtil pour qu'on puisse considérer cela comme un mouvement. Même les morts peuvent sourire aux anges, n'est ce pas ? J'essayai l'arme secrète du dernier recours : le tour de tous les petits recoins de l’oreille avec le bout de la langue.

Ce fut un succès total : tu as eu un long frisson et tu t'es recroquevillée en riant. Je t'avais eue !

Je redoublai d'ardeur et de caresses. Ce n'était plus un jeu maintenant : mes gestes venaient des profondeurs de moi-même et s'enchainaient sans que j'eus conscience de les orienter ou de les choisir. Je te pénétrai avec une sorte de frénésie, poussé par une puissance qui venait de très

loin, du fond des âges, porté par l'élan de toutes les générations d'hommes, de toutes les étapes de l'évolution. C'était un retour au chez-soi primordial, aux origines même de la vie. Tu te laissas emporter par l'élan qui se perdit dans un tourbillon de sensations. Nous nous sommes retrouvés tout étourdis, étendus chacun de son côté comme des naufragés rejetés par une mer démontée, la respiration courte et le cœur battant.

Cela prit un moment avant que je ne retrouve la présence d'esprit d'aller voir où tu en étais pour ta part. J'avançai la main pour te caresser les cheveux dans un geste d'apaisement. Un coup d'œil me rassura : Tu reposais, les yeux pleins d'étoiles.

Pourtant je sentais une étrange oppression au creux de ma poitrine, comme une inquiétude. J'avais envie de me cacher, de me mettre la tête sous l'oreiller, de partir. C'était trop, tout ça : il fallait que je me ramasse un peu, respirer le grand air, me retrouver. Je ne savais pas trop comment le dire. Puis je trouvai :

– Écoute, je vais m'en aller maintenant. J'ai besoin de me retrouver seul un peu. Je me sens comme si je m'étais bourré de babas au rhum depuis hier (le baba au rhum a toujours été mon dessert préféré). J'ai besoin de m'en aller

digérer un peu maintenant.

Je craignais que tu ne sois peinée, que tu le prennes de mauvaise part. Mais tu dis simplement:

– Bonjour, mon amour. J'espère que tu me reviendras bientôt ?

– Je t'appellerai, dis-je. Et je m'enfuis.



Les amants. (Argile crue)

II.

Je surveillais fixement les deux œufs miroir qui me dévisageaient du fond du poêlon. Je ne m'étais pas demandé si j'avais faim, je me faisais à manger par habitude, parce que c'était l'heure de souper et qu'il n'y avait rien d'autre à faire. Rien d'autre que de repasser sur l'écran couleur de ma mémoire les évènements qui m'avaient porté comme dans un rêve depuis un peu plus de vingt-quatre heures.

Toi. Toi toute douce, toute chaude, toute duveteuse dans mes bras. J'en goutais encore ce petit serrement de bienêtre dans le haut de l'œsophage. Toi qui m'avais demandé de t'aimer : je t'entendais encore et encore, je remettais sans cesse ce petit bout de ruban sur le magnétophone de mon souvenir : "Fais-moi l'amour, s'il te plaît ..." Ton désir, ton désir sur moi. Tes mains sur mon

corps à moi, partout, et je sentais à nouveau les courants d'excitation qui s'élançaient en tous sens sous ma peau.

Je songeai, attendri, à notre course folle sur le Mont Royal et à la petite princesse à la fenêtre, gardée par le dragon. Complice, la radio débitait ses chansons d'amours tendres et libres. *"Tes lèvres chaudes qui goutent le miel',* chantait la radio, et *"jamais je n'oublierai comme c'était bon, comme c'était chaud"* et encore: *"la tendresse parfumait nos draps"* et *"ce soir, je fais l'amour avec toi ..."*

J'avalai les œufs et les rôties en vitesse, empochai une pomme à croquer en cours de route et m'en allai marcher au hasard dans les rues. Comme la lumière du soir était douce. Comme l'air d'été était bon. Comme toutes les femmes étaient belles et comme les amoureux étaient attendrissants !

Le croissant de lune qui avait brillé dans tes yeux hier soir se découpait tout pâle dans le ciel qui virait maintenant à l'indigo. Des essaims d'éphémères virevoltaient autour des lampadaires qui s'allumaient. À mesure que la soirée avançait, les rues se remplissaient de promeneurs, de petites familles avec des voitures de bébés ou de groupes d'enfants qui jouaient à cachette dans le noir. Tout était bien, ce soir.

Ton désir sur moi. C'était ça qui me remuait jusqu'au fond de moi-même, *d'être désiré.* Je regardai mes mains. Le désir que tu avais d'être touchée par ces mains et de me toucher à mon tour. Je trouvai mes mains belles et je m'amusai de ma propre réaction : c'était pas mal adolescent ! Mais je m'en amusai avec indulgence. Au fond, je méritais bien ça. Je ne voyais d'ailleurs pas trop ce que le mérite venait faire là-dedans, mais je me répétai néanmoins : il me semble que je mérite bien ça, un peu d'indulgence. Comme Marie-Madeleine : il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé !

Quand je fus de retour à ma garçonnière, après une longue promenade, il était tard. Je pris le temps de me laisser tremper dans un bon bain tiède en écoutant de la musique. Je me regardai dans le grand miroir et je souris à mon image. Je trouvais que j'avais bonne allure et un air sympathique : Salut, mon vieux! T'as une bonne gueule ce soir ! – Si j'avais pu, j'aurais donné une bonne claque sur l'épaule de mon sosie dans la glace. Je me couchai en étendant bras et jambes pour occuper toute la place dans ce grand lit double où je me retrouvais seul. Je m'endormis la tête pleine d'images lumineuses.

Je me réveillai un peu éberlué, avec une vague impression de revenir d'un voyage extraordinaire. Je refermai les yeux pour mieux porter attention à ce rêve qui me revenait d'un coup à la conscience : je faisais de l'autostop au bord d'une route déserte; personne ne passait jamais sur cette route, qui était d'ailleurs parsemée de jolies petites fleurs bleues au feuillage aérien, jaillissant des interstices entre les pavés de la chaussée.

Qu'à cela ne tienne, je persistai à me tenir bien droit au bord de la route, le pouce en l'air, attendant le passage d'un improbable véhicule. Une Volkswagen "coccinelle" bigarrée de bandes orange, vertes et noires s'arrêta devant moi, manœuvrant avec délicatesse pour éviter d'écraser les fleurs. Au volant, toi souriante, qui me fis signe de monter. Nous fîmes une longue randonnée, passant tantôt dans des gorges sauvages, tantôt dans une plaine vallonnée aux riches pâturages, tantôt dans un paysage calciné de soleil, étrangement parsemé de temples grecs et de statues de marbre. Puis le décor changea d'un coup et nous nous trouvâmes au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un bois de platanes. Toi, drapée d'un péplum blanc attaché sur l'épaule par une boucle d'or, tu étais la nymphe de ces lieux. Tu tendais les bras et l'on pouvait deviner dans le contrejour le contour de ton corps élancé et frais sous

l'étoffe. Je fus entrainé dans une danse folle, une grande ronde où des dizaines de nymphes étaient venues te rejoindre dans une tourbillon de bras roses, de pieds nus et de tuniques blanches. C'était un beau rêve. J'en eus de la reconnaissance, mais je ne savais pas à qui l'adresser. Heureux anciens qui pouvaient, selon les circonstances, adresser leurs offrandes de gratitude à Arès, à Déméter ou à Aphrodite.

J'allai m'assoir à ma table de travail, pris une feuille blanche et écrivis :

Merci pour ton désir qui m'appelle
qui me fait renaitre
qui me rend l'espérance
merci.

Je pliai la feuille et la mis dans une enveloppe à ton adresse. J'irais la porter à la boite postale tout à l'heure, en partant à la campagne pour cette virée que j'avais promise à mes amis du temps de l'université.

III.

Nous nous étions connus trois mois plus tôt, lors de cette session de formation au massage. Ce n'était pas un hasard, bien sûr. On ne s'inscrit pas à une telle session si on n'éprouve pas un grand besoin de toucher et d'être touché. C'était une rencontre d'affamés qui s'était tenue là et il ne pouvait en être autrement.

Nous étions huit qui avions entendu parler de Cybèle et qui s'étaient inscrits pour participer à l'un des weekends d'initiation au massage qu'elle organisait. Huit inconnus qui se retrouvaient ensemble chez elle, un vendredi soir, pour apprendre à se faire du bien en se touchant.

On parla peu, au-delà de ces paroles ordinaires qui accompagnent le premier contact entre humains, mais il y eut très tôt une sorte de bienveillante connivence qui devait baigner par la suite toute la session.

Cybèle réunit d'abord le groupe dans son salon et donna quelques indications générales sur les variétés de massages, sur les huiles, sur le massage d'*Esalen* qu'elle allait nous enseigner. Puis elle nous invita à déménager dans une grande pièce où étaient dressées quatre tables de massage de fabrication artisanale, et à nous déshabiller. Il y eut à peine un moment d'hésitation et chacun se dépouilla pour se retrouver ceint d'une serviette de bain.

On procèderait pas sections du corps, proposa Cybèle : je vous enseignerai la nuque et le dos d'abord, puis l'arrière des jambes, ensuite l'avant du tronc et des jambes, les bras, puis la tête et enfin le visage. Deux à deux, on apprendrait les mouvements pour chaque section en se les administrant l'un à l'autre à mesure que Cybèle en ferait la démonstration. Après chaque section on changerait de partenaire, histoire de se familiariser avec des corps différents. L'apprentissage par sections prendrait la plus grande partie du weekend. Dimanche après-midi le groupe serait prêt pour la récapitulation : alors chacun donnerait et recevrait un massage complet. "Choisissez-vous un ou une partenaire, et commençons !" invita Cybèle.

Les cinq femmes et les trois hommes du groupe se balayèrent des yeux. J'aperçus cette jeune femme timide et

un peu maigrichonne qui s'appelait Caro. Mon regard croisa le sien, il y eut un signe imperceptible : c'était entendu, nous serions partenaires pour la première section.

– Veux-tu commencer ou veux-tu que je commence ? demandai-je. (On se tutoyait d'office, c'était naturel.)

– Commence donc, si tu veux, avais-tu répondu.

– Commencer à donner ou à recevoir ?

– J'aimerais mieux que tu commences à donner le massage, avais-tu complété.

Selon les instructions de Cybèle, tu t'es assise sur le bord d'une des tables de massage et j'avais commencé à enduire d'huile cette nuque et ces épaules un peu décharnées, un peu courbées, d'une main hésitante. Puis j'avais appliqué les points de pression sur les bandes musculaires de chaque côté de ta colonne vertébrale, je t'avais pétri le haut des trapèzes, j'avais effleuré tes épaules, chaque fois imitant les gestes de Cybèle qui faisait la démonstration des mouvements successifs. Tu t'étais ensuite étendue à plat ventre sur la table. Je t'avais dénudé et huilé le dos pour y pratiquer les effleurages, les pressions et les enveloppements que continuait à nous montrer Cybèle, utilisant, selon les mouvements, tantôt le

bout des doigts, tantôt la paume des mains ou l'avant-bras tout entier. Tu étais restée étendue, inerte, t'abandonnant entièrement à ces sensations inconnues qui se succédaient sous les mains de cet homme que, une heure plus tôt, tu ne connaissais pas. Seul un approfondissement de ta respiration trahissait parfois le courant de vie que le massage réveillait dans ton corps prostré. Puis nous avons échangé les rôles et je m'étais livré à mon tour à tes mains pour me faire masser la nuque et le dos. Je fus surpris de la force et de la détermination que je trouvais dans tes gestes.

Le samedi et le dimanche matin, on entreprit tour à tour les autres parties du massage et l'on ré-apparia à mesure les partenaires, de sorte que nous nous sommes retrouvés chacun à travailler avec les autres participants.

Il y avait Simone, qui avait la peau blanche et la chair un peu flasque et dont les mains avaient tant de mal à se réchauffer. Et puis André qui était dur comme du caoutchouc et poilu comme un ours ("Mettez un peu plus d'huile quand c'est poilu, recommanda Cybèle, sinon ça tire trop.") Il y avait Martine qui était si belle, si lisse, que j'eus la fantaisie que j'étais Canova appliquant la couche d'huile finale sur une Galatée de marbre fin. Et puis Cécile, qui

était toute en nerfs, qui frémissait dès qu'on la touchait et dont les doigts mobiles couraient sur la peau avec une espèce de fébrilité. Il y avait enfin Jean-Pierre et Colette, qui étaient mari et femme et qui en dépit des incitations de Cybèle ne se mêlèrent guère aux autres; leur attachement exclusif semblait d'ailleurs motivé davantage par la crainte de se perdre que par un désir de se trouver.

Entre chaque section du corps, on fit une pause et Cybèle servait de la tisane ou bien les participants déballaient leurs provisions pour une légère collation. C'est dans ces moments de répit qu'on parlait un peu, mais à peine. Curieux, j'interviewais tout le monde. Mais je n'insistai guère auprès de toi qui restais silencieuse la plupart du temps, absorbée dans d'autres préoccupations. J'avais remarqué que tu ne reprenais vie que lors des massages, que tu y fusses donneuse ou receveuse; autrement, tu semblais absente, comme si tu n'avais laissé là que ta coquille et que ton âme s'était retirée ailleurs, dans un lieu connu de toi seule, pour la durée de la pause.

Vint le dimanche après-midi et le moment de rassembler les segments appris jusque là en un grand tout pour le massage complet.

– J'aimerais bien le faire avec toi, t'avais-je proposé avec un petit pincement dans la voix.

– C'est exactement ce que je voulais te demander, fis-tu en baissant les yeux, intimidée.

– Veux-tu que je commence ou bien veux-tu commencer? demandai-je.

– J'aimerais mieux recevoir ton massage d'abord et t'en donner un ensuite.

– C'est exactement ce que je t'aurais proposé, confirmai-je.

Pendant que tu t'installais sur la table, je préparais l'huile et je me frottai vivement les mains l'une contre l'autre pour les réchauffer et les réveiller. Je retrouvai les gestes de l'avant-veille, mais tellement plus surs et plus souples cette fois, pour travailler du bout des doigts, et en décrivant de petits cercles successifs, les bandes musculaires qui longent la colonne, puis pour pétrir les trapèzes et pour contourner les omoplates. Debout à ta tête, je te compressais le tronc entier par de grands mouvements des mains sur toute la surface du dos, des épaules au bassin, et à chaque coup tu expirais pour te vider jusqu'au fond. J'étirais ta cage thoracique d'une large friction appuyée des

deux avant-bras, glissant en s'écartant sur ton dos luisant d'huile. J'assouplissais ta peau par de rapides mouvements alternés des deux mains, en l'étirant dans un sens puis dans l'autre. C'était devenu comme une danse, qui suivait le rythme maintenant plus vif de la musique de fond que Cybèle faisait jouer.

J'allai m'installer à tes pieds pour reprendre, des deux mains, les grands mouvements de balayage appuyés sur tout l'arrière des jambes, du talon au pli de la fesse. Puis venait le malaxage du mollet et de la cuisse. Et les points de pression sous la plante des pieds : lentement, progressivement, j'appuyais du bout des pouces sur chaque centimètre carré sous le pied, du talon aux orteils, en insistant par de petits mouvements de rotation là où je sentais une résistance ou un raidissement de la substance sous mes doigts. Je tirai légèrement sur chaque orteil et les pressai entre mes doigts latéralement.

Cybèle suivait attentivement la progression de ses élèves sur les quatre tables de massage, les encourageant d'un sourire et d'un hochement de tête ou esquissant le mouvement pour celui ou celle qui l'interrogeait d'un regard. Les quatre masseurs suivaient un rythme semblable,

calquant un peu les uns sur les autres lorsqu'ils avaient une hésitation.

Je fis une pause lorsque j'eus terminé les jambes. Il était maintenant temps d'inviter ma partenaire à se tourner sur le dos pour la suite du massage. Toi tu demeurais immobile, respirant presque imperceptiblement. On pouvait te croire partie à cent lieues de là, dans quelque mystérieux pays de rêve ou de féérie. Pourtant tu avais rarement été présente à ce point, toute concentrée que tu étais dans ce kaléidoscope de sensations. Tu n'étais plus que ce corps immobile et pourtant terriblement vivant, tout ouvert au moindre contact de mes mains qui te touchaient.

– Caro..., te glissai-je à l'oreille, voudrais-tu te retourner sur le dos maintenant, que je puisse continuer le massage?

Tu n'arrivais pas à mobiliser la force d'articuler une réponse. Ce n'est qu'au bout de quelques instants que tu te mis à bouger lentement, comme une somnambule, pour te retourner et je t'aidai à effectuer la manœuvre et à te recouvrir le ventre et les jambes de la serviette qui allait glisser à terre.

Je repliai délicatement la serviette jusqu'au bas-ventre et je regardai ce corps tellement nu, tellement livré à mon bon vouloir, tellement pitoyable au fond. J'avais envie de te

dire : Pauvre petite Caro, laisse-moi prendre soin de toi, laisse-moi te consoler, te réchauffer ! Mais je ne me le dis qu'intérieurement, en posant une main légère et chaude sur ton épaule pour t'assurer de ma présence. Tu avais les yeux fermés, légèrement cernés, la peau du visage un peu tirée et pâle, la poitrine étroite et les seins petits avec les bouts presque diaphanes. L'estomac creusait un peu sous l'ogive des côtes. Le ventre était plat, traversé d'une cicatrice. Tout ton corps criait famine et j'en eus un picotement aux yeux. C'est avec un soin infini que j'enduisis d'huile le devant de ton torse en y mettant toute la délicatesse que je pus.

Arcbouté à la tête de la table, je repris les grands mouvements de balayage, passant cette fois du haut du sternum au bas-ventre, allégeant la pression pour revenir par les côtés du corps, jusqu'aux aisselles et aux épaules. C'était un ample balancement de tout le corps que je transmettais par les paumes à tout l'avant de ton corps. Je pressai ensuite, à plusieurs reprises, ta cage thoracique d'un mouvement contournant, afin d'en exprimer tout l'air accumulé. Je travaillai délicatement les pectoraux, partant du pli de l'aisselle et en formant de la main une coupe pour contourner tes seins.

Je recouvris de la serviette ton torse frileux et je me déplaçai pour le massage des bras. Je balayais d'une main toute la longueur du poignet à l'épaule. Je pétris minutieusement, du bout des pouces, ta paume abandonnée entre les miennes, puis les articulations de chacun de tes doigts. Puis je repris les mêmes mouvements pour l'autre bras, pour l'autre main.

Il fallut découvrir à nouveau tes jambes pour en travailler le devant, la cuisse, le pli du genou, et encore le mollet, puis les recouvrir pour retourner à ta tête.

Je soulevai délicatement ta tête, que je sentis rouler de tout son poids, mollement abandonnée dans le creux de mes mains. Recourbant le bout des doigts vers le haut, je formai un support à dix points d'appui et, d'un lent mouvement de rotation qui prolongeait un léger balancement de tout mon corps, je fis glisser doucement ton cuir chevelu sur la surface dure du crane. En déplaçant progressivement les points d'appui, j'étirai délicatement la tension accumulée sous toute la surface de la calotte. Puis j'entrepris ce mouvement vivifiant qui consiste à gratter le fond de la chevelure avec le bout des doigts recourbés en râteau, t'ébouriffant les cheveux en tous sens. Alors que tu étais restée impassible tout ce temps-là, tu eus tout à coup

un large sourire de bienêtre qui aurait suffi, à lui seul, à récompenser tous les massages du monde.

Il restait le visage. Avec le beurre de cacao que Cybèle recommandait pour cet usage, je te lissai le front, le nez, les joues. Je fis jouer ta mâchoire et effleurai tes paupières. Je contournai chaque recoin du pavillon et du lobe de l'oreille, du bout du doigt. Je t'insérai délicatement les auriculaires dans le canal auditif et te recouvris les yeux de mes mains comme d'un abat-jour, pour te plonger dans une douce obscurité visuelle et auditive. Puis je retirai lentement mes mains.

Je ne pus m'empêcher de te poser un baiser sur le front avant de m'éloigner un peu. Tu souriais maintenant à peine, en respirant paisiblement, et tu semblais repue. Je te trouvais belle ainsi, sous la grande serviette éponge qui te couvrait presque toute. On voyait quand même toutes tes formes qui étaient maintenant plus pleines, qui n'avaient presque plus cet air de famine de tout à l'heure.

Tu demeuras étendue ainsi, les yeux fermés, sereine, pendant un bon moment. Aux autres tables, les massages étaient également terminés et ceux qui les avaient reçus commençaient à ouvrir des yeux éberlués et à se relever en chancelant un peu. Cybèle annonça à voix basse qu'il y

aurait de la tisane au salon pour ceux qui le désiraient, avant qu'on ne reprenne le massage en échangeant les rôles. Toi, tu ne bougeais toujours pas. Je t'ai demandé si tu voulais rester là, ou si tu voulais que je reste avec toi. Tu m'as fait signe que non de la tête et tu es redevenue immobile. Alors je suis allé rejoindre les autres pour la tisane.

Au salon on parlait encore moins que d'habitude et seulement à voix basse comme dans une église. Mais tout le monde avait cet air de sérénité sur le visage et sur le corps. Tu nous as rejoints un peu plus tard, discrète comme toujours.

Dans le groupe, chacun s'était rhabillé à sa façon pour la pause. Les femmes portaient divers assortiments de vêtements avec des serviettes drapées en guise de paréos ou de pagnes. Les hommes étaient restés torse nu, en pantalon ou portant une serviette autour des reins. Pourtant il y avait quelque chose de mollement élégant, de paresseusement raffiné dans tout ce laisser-aller. Les mouvements étaient lents et mesurés comme les rares paroles. Les participants auraient sans doute pu rester là longtemps, comme dans un film tourné au grand ralenti, si Cybèle n'avait insisté qu'il fallait s'y remettre, si l'on voulait

terminer avant la nuit le deuxième tour de massage complet.

On inversa donc les rôles et je m'installai à mon tour sur la table. Après la première étape, assise, du massage de la nuque et des épaules, je m'allongeai sur le ventre pour me laisser glisser sans retenue dans le monde de sensations qui naissait de tes mains et me laisser submerger par le flot d'impressions changeantes. De grandes vagues me parcouraient le dos et j'étais comme la mer qui mêle ses courants de fond aux lames poussées par le vent. Je me sentis comprimé comme une éponge dont on extrait la dernière goutte d'eau pour m'épanouir immédiatement ensuite comme une feuille qui s'ouvre pour cueillir la pluie chaude de l'été.

Je ne sentais plus tes mains. Je n'étais même plus conscient de ta présence, ni de quiconque dans les parages. Je sentais seulement mes jambes qui s'étiraient, et le mouvement de vagues qui s'y prolongeait encore et encore. Puis de petites bulles se formaient et se dégonflaient dans la masse de la plante des pieds pour y laisser une sensation de légèreté inconnue.

À peine fus-je conscient de m'être retourné sur le dos, à l'invitation de cette voix qui m'avait presque rappelé à la

réalité un instant. Alors les vagues m'avaient repris tout le devant du corps, avec cette légère sensation d'astringence sur toute la surface de la peau. Un moment, alors qu'on me soulevait une jambe, j'eus froid et je réussis à ramasser assez de présence d'esprit pour le dire faiblement. Alors quelque chose de doux et de chaud s'était déposé sur moi et j'avais pu me laisser couler de nouveau dans le flot ondulant qui me berçait.

La chose douce et chaude se posa aussi sur mes jambes et sur mes pieds maintenant et pour un instant je me sentis tout à fait bien. J'avais senti ma tête soulevée comme si elle n'avait plus aucun poids et les petites bulles se promenaient maintenant partout sur mon crâne comme si elles venaient mettre de l'air frais dans mon cerveau. Ensuite une tempête miniature était venue jouer dans mes cheveux et m'avait laissé tout étourdi, la tête ballotant au bout de mon cou. J'eus un serrement au cœur tout à coup, me sentant abandonné comme un orphelin, lorsque ta voix m'avait dit, au creux de l'oreille: Je reviens tout de suite, ça ne sera pas long ...

Et puis tes mains étaient revenues et avaient étendu cette odeur lisse et un peu sucrée sur mon visage. Mon front s'était étiré jusqu'aux tempes. Mon nez, mes joues,

mon menton avaient balloté en tout sens puis s'étaient replacés sous une douce caresse. Celle-ci s'était alors insinuée autour et dans le pavillon de l'oreille, irritante d'insistance.

Puis il avait fait nuit. Le silence s'était fait dans mes oreilles, dans mes yeux, dans mon cerveau. J'aurais voulu rester ainsi, dans cette nuit, tout à fait éveillé mais dans un vide complet de sensations : un merveilleux néant. Enfin tes mains s'étaient retirées, me laissant à moi-même.

Je fis un effort pour revenir à la réalité environnante. J'avais de la peine à garder les yeux ouverts, à faire la mise au point sur les formes floues qui m'entouraient. Je parvins à me lever, un peu hébété, et je ne retrouvai mes esprits, mais non pas ma vivacité, que lorsque je me trouvai assis avec les autres au salon pour une dernière rencontre avant la fin de la session.

Il n'y avait pas grand-chose à ajouter. Chacun avait hâte de rentrer chez lui maintenant. Les participants à cette session d'initiation au massage avaient atteint, après quarante-huit heures d'immersion, un degré de saturation qui exigeait qu'on passe temporairement à autre chose.

Presque tous étaient venus à la session avec leur conjoint ou avec un ou une amie, de sorte que chacun

pourrait trouver sans difficulté un partenaire avec qui profiter de leur nouvel apprentissage et l'entretenir. J'étais venu seul, tout comme toi d'ailleurs, et je ne voyais pas trop avec qui je pourrais, plus qu'occasionnellement, utiliser mes habiletés fraichement acquises. Je fis part de cette préoccupation aux autres et tu y répondis, faisant entendre ta voix pour la première fois, haute et claire, dans une rencontre de tout le groupe :

– Si tu veux, on se trouvera un endroit et on s'arrangera pour se donner un massage de temps en temps...

C'est ainsi que, au cours des semaines qui suivirent, nous nous étions rencontrés plusieurs fois. A chaque rencontre nous avions, à tour de rôle, donné et reçu un massage. Puis nous prenions un peu de temps pour nous parler et nous nous quittions jusqu'à la prochaine occasion. Entre nous s'était établi une sorte d'amitié très particulière, une amitié faite de la familiarité qu'on a avec le corps de l'autre et de l'habitude d'en prendre soin. Une amitié des corps.

En fait, nous savions peu de choses l'un sur l'autre. Au gré des conversations clairsemées, j'avais appris que tu étais en instance de divorce et que tu t'apprêtais à quitter le

domicile conjugal pour t'installer dans un appartement bien à toi. Tu savais que je vivais seul, de mon côté, depuis deux ans et que je m'ennuyais un peu dans ma solitude, malgré les précautions que je pris pour ne pas faire pitié. La connaissance que nous avions l'un de l'autre était différente d'une connaissance circonstancielle : c'était un savoir des doigts, des mains et de la peau. Et comme on sait, rien n'est moins superficiel, rien n'est plus près de l'âme, que l'épiderme.

Et puis il y eut ce jour où tu m'avais invité à passer à autre chose, ce jour où je suis devenu ton amant.



Nu couché (aquarelle)

IV.

J'avais plein la tête de tous ces souvenirs alors que les bornes kilométriques de l'autoroute défilaient presque sans que je ne m'en aperçoive. Le moteur ronronnait doucement. Le ciel s'était couvert mais il ne pleuvait pas. La route était presque déserte et le rythme régulier des pneus passant sur les joints du béton rendait encore plus hypnotique ce déplacement régulier à travers la plaine. Au loin, le mont Yamaska se profilait à l'horizon comme le corps d'une femme alanguie.

Je m'étais promis, en ce temps de vacances, de passer une semaine dans la région de mon *Alma Mater* pour faire la tournée de mes amis du temps. Toi, pendant ce temps-là, tu voulais piquer une pointe dans ta famille, dans la maison de la princesse à sa fenêtre, gardée par le dragon.

– Fais bien attention qu'il ne te garde pas prisonnière ! Je veux te retrouver à mon retour!

Quoique perdu dans mes images intérieures, j'eus le réflexe d'arrêter pour cueillir un autostoppeur qui levait le pouce au bord de la route. Je me souvenais du temps où je voyageais ainsi moi-même, étudiant, quand je faisais cette route aller retour au moins une fois par semaine. J'avertis cependant mon passager de ne pas compter sur moi pour la conversation : je voulais bien l'emmener, mais j'étais très absorbé dans mes pensées et désirais y rester. Le stoppeur me regarda avec scepticisme après cette étrange mise en garde, mais il accepta la condition; ce qui lui importait, après tout, c'était de se rendre à destination.

La route s'engagea dans les montagnes, puis aborda la ville. J'y déposai mon passager tout près de l'université et poursuivis par les petites routes de campagne jusque chez Charles où j'avais prévu mon premier arrêt.

Charles était un vieux copain de l'université. On se voyait assez irrégulièrement, car je ne revenais pas souvent dans la région et Charles était casanier, de son côté. Mais quand on se revoyait, après plusieurs mois ou même – c'était déjà arrivé – après deux ans, on se retrouvait comme si on s'était quittés la veille. Charles habitait seul dans cette vieille maison de bois qu'un propriétaire précédant avait fait recouvrir de papier brique :

lui-même trouvait cela horrible, mais il n'avait toujours rien entrepris pour le faire enlever. Il est vrai que la maison était tellement bien entourée d'arbres qu'on ne la voyait guère, ni de la route, ni du grand jardin en arrière.

Charles débarrassa le deuxième fauteuil des vêtements et de la pile de disques qui l'encombraient, m'y installa avec une bière et ordonna : Alors, raconte !

Qu'y avait-il d'autre à raconter? Je fis du mystère un peu, juste pour aiguiser la curiosité de mon ami et pour jouir d'autant plus de lui en mettre plein les oreilles par la suite. Je laissai deviner la fin de semaine que je venais de passer, "avec une fille tout à fait spéciale, mon cher, je ne te dis que ça !" Je parlai de la session de massage ainsi que de la douce amitié de corps que j'en en avais gardée, et comment tout ça avait évolué, depuis samedi dernier, à ma propre surprise.

– Héi, héi ! protesta Charles. Tu ne crois tout de même pas que tu vas me faire avaler ça !

– Ben, dus-je reconnaitre, peut-être que je l'espérais un peu que ça tourne comme ça, mais je ne m'y attendais pas, je te jure !

– Alors pourquoi tu n'as pas provoqué la chose toi-même ?

– Je ne sais pas, ça ne m'est pas venu à l'idée, je suppose... Il me semble que ça aurait tout gâché.

– Et maintenant, questionna Charles, ce n'est pas tout gâché ?

– Ben non, ce n'est pas la même chose !

– Veux-tu mon avis, mon cher vieil ami, un avis tout désintéressé d'ailleurs, bien entendu ? (On pouvait lire l'envie qui se mêlait à la sympathie dans les yeux de Charles.)

– Vas y toujours, si tu me laisses le loisir d'en faire ce que je veux, comme d'habitude.

– Eh bien mon cher, conclut Charles qui se souvenait volontiers du temps de son cours classique lorsqu'il se retrouvait avec les amis d'antan, je diagnostique chez toi une condition caractérisée et non équivoque d' *amore captus vulgaris*. En français, au cas où tu n'aurais pas compris : t'es en amour, mon vieux, et par dessus les oreilles!

– Ça se peut, hésitai-je, mais il me semble que c'est

différent, cette fois-ci, il me semble que c'est autre chose, c'est quelque chose de spécial...

– Oui, oui, c'est bien connu : ils disent tous ça, ça fait partie de la symptomatologie. C'est bien vrai que l'amour est aveugle, mais il l'est surtout sur sa propre nature.

Nous nous tûmes quelques instants. Le chant insistant d'une grive pénétrait par la fenêtre ouverte. Je pensais avec une pointe d'ironie à la conversation que nous avions eue lors de notre dernière rencontre, l'hiver dernier, quand j'étais venu passer un weekend pour faire du ski dans la région : on avait renchéri à qui mieux mieux sur les bienfaits de la vie de célibataire, sur les vertus de l'indépendance, sur les avantages des aventures passagères, tout en sachant très bien que l'autre aussi s'ennuyait dans sa solitude et que c'était en crânant que nous tentions chacun de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Il y avait entre nous cette connivence qui faisait qu'on pouvait jouer les jeux de dissimulation de tout le monde, mais toujours avec un clin d'œil implicite, en sachant très bien que ni l'un ni l'autre n'était dupe de cette comédie.

– C'est bien possible, répondis-je. Mais je pense que tu m'envies.

– Ça se peut, reconnut Charles. Viens, je te montre le potager que je me suis fait cette année.

Pendant qu'on faisait le tour du jardin, où Charles pourrait récolter de quoi nourrir une famille nombreuse pendant une dizaine d'années, une petite pensée insidieuse fraya son chemin dans ma bonne humeur : tout à coup ce serait vrai que je m'étais fait prendre par l'amour ? Tout à coup je serais en train de perdre mon indépendance à laquelle je tenais jalousement? Si je me remettais à m'ennuyer d'une personne dès que je la quitte et si je m'étais ainsi enchainé à nouveau comme je l'avais déjà été ? Je chassai cette pensée en disant, tant pour moi-même que pour Charles: "Tu sais, je ne suis pas marié avec cette fille-là ! Et puis je crois bien qu'elle n'est pas plus intéressée que moi à rembarquer dans une sorte d'étouffoir-à-deux : elle en sort, elle aussi !" – Et on parla d'autres choses, de tomates, d'insecticides, de confitures de framboises.

Charles invita quelques amis pour le lendemain soir : toute la petite bande d'inséparables que nous avions été à l'université et dont la plupart étaient établis dans la région. Il y avait Armand, dit *le Philosophe*, présentement en chômage, ce qui alimentait d'ailleurs chez lui tout un

nouveau courant de pensée sur la futilité de la croissance économique et sur l'avènement de la civilisation des loisirs. Il y avait Anne et Jean-Louis, le couple éternel : ils avaient dû se rencontrer dans des berceaux voisins à la pouponnière, car personne ne les avait jamais connus séparément. Il y avait Céline, l'artiste, qui ne sortait de ses pinceaux et de ses tubes de couleurs qu'à l'occasion de ces rencontres avec les anciens de la bande. Et puis il y avait la belle Mariette avec qui j'avait déjà eu quelques aventures – ou fallait-il dire plutôt : une aventure à épisodes?

On fit griller des brochettes sur la braise et on vida la dame-jeanne de *Bertarose* ; on en entama même une deuxième. Chacun but à mes amours, j'étais la vedette de la soirée.

– Comment ça va, mon beau Benoit? s'était exclamé Mariette en arrivant. Charles n'avait pas laissé à son ami le temps de répondre :

– Il va très bien, mesdames et messieurs ! – et il s'adressa au groupe qui était maintenant au complet : j'ai l'honneur de vous annoncer que notre bienaimé Benoit est amoureux, et attention: la peinture est encore fraiche, ça colle !

Alors il avait fallu que je fasse un rapport officiel et complet des évènements, et chacun se fit un devoir de faire préciser tel détail ou décrire telle circonstance. Mais je demeurai discret dans mon enthousiasme, confirmant par là le verdict de mes amis : vraiment, il est en amour !

Plus tard dans la soirée, autour du feu qu'on avait maintenant nourri de branches pour entretenir la flamme, Mariette était venue s'appuyer près de moi qui regardais le brasier avec fascination.

– Tu es heureux, mon beau ? demanda-t-elle en fixant le feu, elle aussi.

– Oui, je crois. Tu sais, il ne faut pas en faire tant de cas. C'est bien, le massage et tout ça, et cette fille a quelque chose de très spécial, mais ce n'est tout de même pas le bout du monde ... Tu sais bien, je t'aime bien toi aussi.

Mariette se tortilla un peu, pour se caler plus confortablement contre mon épaule : Oui, je sais. Je suppose que je devrais être jalouse, mais qu'est-ce que tu veux, ça n'est pas dans ma nature. Il va falloir que j'aille voir mon psychologue à ce sujet un de ces jours. Tu sais, si jamais tu as de la peine, tu viendras me voir pour que je te console ?

– Oui, je sais.

Nous restâmes ainsi, immobiles, moi appuyé contre une grosse buche et elle contre moi. Je cédai à la tentation de lui raconter mon rêve, celui du tour en Volkswagen et de la ronde des nymphes en tuniques blanches. La nuit était douce, le feu baissait lentement, les discussions avaient du plomb dans l'aile et les deux amoureux avaient disparu, sans doute pour aboutir à la chambre d'amis dans la maison. C'était une belle soirée d'été.

Le lendemain, je repris la route jusqu'à un patelin voisin où une collègue de travail que j'aimais beaucoup s'était installée pour l'été.

– C'est vrai qu'on a de la chance, nous autres dans l'enseignement, d'avoir nos deux mois d'été pour jouir de l'air et du soleil, acquiesçai-je en m'installant dans un siège de jardin devant le chalet que Claudine avait loué au milieu d'un bois d'épinettes, au bord d'un petit lac isolé.

Claudine me parla de son ami, "un vrai pigeon voyageur", qui venait la voir une fois de temps en temps et toujours à l'improviste. Il venait s'installer chez elle pour quelques jours, on ne savait jamais d'avance pour combien de temps. Alors Claudine était comblée, elle disparaissait de la circulation pour se consacrer à plein temps à son

homme. Mais au fond d'elle persistait cette angoisse, cette certitude qu'il disparaitrait à un moment aussi imprévisible pour revenir, peut-être, un jour ou l'autre.

Je lui parlai de l'amitié nouvelle que j'avais trouvée avec toi (j'avais déjà parlé à Claudine de mes expériences de massage, mais sans oser lui proposer mes services). Claudine comprit, elle aussi, qu'il y avait là "plus que de l'amitié" et elle se lança dans une plaidoirie pour me conjurer de bien prendre soin de toi, de ne pas te faire souffrir, de ne pas te décevoir.

– Tu sais, nous autres les femmes, nous sommes tellement à la merci de vos caprices d'hommes ! Je comprenais que Claudine était dans une passe mélancolique particulière suite à un départ récent de son "pigeon voyageur" et comme j'avais de l'affection pour elle, je ne lui tins pas rigueur de son sermon.

Il était entendu que je resterais à souper chez Claudine et que j'irais ensuite rejoindre Pierre et Isabelle qui m'avaient invité à passer quelques jours à leur maison de campagne, non loin de là. Je n'arrivai là-bas qu'à la nuit tombante, mais ça n'avait guère d'importance : ici, je savais que je pourrais toujours me retrouver comme chez moi.

Au cours des années sombres que j'avais passées, c'est là souvent que j'étais allé chercher un indéfectible refuge. A la ville comme à la campagne, toujours j'avais été reçu comme si je faisais partie de la maisonnée, participant aux repas et à la détente comme aux corvées ménagères. Nous avions une sorte de rituel d'accueil qui résumait tout ça : lorsque j'arrivais chez eux sans prévenir, je saluais Pierre et Isabelle d'un "Est-ce que je peux venir manger un morceau ?" et on me répondait : "C'est correct, si tu laves ton assiette ! " Ça voulait tout dire.

Isabelle se préparait à se coucher et Pierre fumait une dernière pipe lorsque j'arrivai chez eux. On s'embrassa, on s'installa au salon dans les vieux fauteuils aux ressorts saillants, on se donna des nouvelles succinctes.

– Bon, ben, moi je ne m'ennuie pas mais je m'en vais me coucher, déclara bientôt Isabelle en baillant. Si vous voulez veiller, les hommes, vous avez bien beau, mais ne comptez pas sur moi !

Elle se leva mais elle resta debout, appuyée dans l'encadrement de la porte, lorsqu'elle m'entendit qui poursuivais :

– Je ne vous ai pas encore dit le plus important : ... je pense que je suis en amour. (Ça me fit tout drôle de me

l'entendre dire.) Ben, c'est à dire ... En fait je crois bien que je ne sais plus ce que ça veut dire, l'amour.

– Parle pour qu'on te comprenne, houspilla Pierre, lance-toi pas dans des grands discours !

– Bien, je ne sais pas trop. Vous savez, je vous avais parlé de ma session de massage, au printemps? Bon, j'avais gardé contact avec une fille qui était là. On se voyait de temps en temps pour s'échanger un massage, comme ça, gentiment, sagement... – Je te jure, Pierre, fis-je aux yeux narquois de mon ami. Et puis voilà... on a passé la fin de semaine ensemble, je rêve à elle, j'ai le gout d'écrire des poèmes et tout et tout!

– Ouais, acquiesça Isabelle, je vais dire comme toi, ça a l'air de l'amour.

– Je suis content pour toi, dit Pierre. Pour une fois on n'aura pas à te consoler. Ou alors juste parce que tu trouves le temps trop long avec nous et que tu t'ennuies d'elle ! Pierre ne pouvait s'empêcher de se moquer un peu.

– Exagère pas, tout de même, je suis encore capable de marcher et de respirer par moi-même !

Pierre proposa un cognac pour fêter ça, Isabelle revint s'assoir en baillant et je parlai discrètement de toi et de nos

rencontres, en faisant bien attention car il ne fallait rien profaner, même à la lumière tamisée de cette maison amie.

Le lendemain, j'aidai Pierre à repeindre la façade de la grande maison de bois qui en avait bien besoin. Et comme on avait travaillé fort, on se promit de se payer une excursion en canot pour la journée suivante.

Le surlendemain, c'était déjà samedi. Je constatai que la semaine avait passé sans trop que je ne m'en aperçoive. Ça me fit un petit sourire intérieur en me disant que je n'étais donc pas tellement esclave de mon amour pour toi, puisque j'avais pu passer la semaine loin de toi sans trop m'ennuyer. C'est comme si j'avais tellement bien fait le plein que je pouvais vivre sur mes réserves pendant quelques jours. Mais maintenant j'avais grande envie de retourner en ville pour te voir, pour te toucher, pour sentir tes mains, pour gouter ta peau, tes lèvres ...

V.

– Allo ?

– Bonjour, ma belle Caro !

– Tu es revenu ? Viens vite, je m'ennuie.

– J'arrive !

J'ai sauté dans l'auto qui m'attendait devant la porte, j'ai roulé comme un fou à travers les rues désertes de Montréal ce dimanche matin, j'ai monté l'escalier quatre à quatre, on s'est embrassés, on s'est déshabillés fébrilement et on s'est jetés dans le grand tumulte.

Mais il y eut un pépin. Au moment suprême, quand tu m'appelais de toutes tes fibres pour que j'entre en toi, quand je n'aspirais qu'à me perdre en toi, il y eut l'arrêt condom, l'élan suspendu dans les airs, le cafouillage, la

brusque perte d'altitude et l'atterrissage en catastrophe. Piteux, je regardais alternativement mon membre ramolli et ton visage pourtant souriant encore.

– Ça ne fait rien, m'avais-tu rassuré : ce n'est pas toujours nécessaire qu'il y ait pénétration, tu sais. Moi je suis très heureuse comme ça : c'est tellement bon, tes caresses, tes élans, et puis te caresser et sentir monter le désir en toi comme une marée. Qu'est-ce que tu veux, on n'est pas des machines ! De toutes façons, si on était des machines, on n'en aurait pas de plaisir.

Tu étais presque convaincante : on se reprendrait une autre fois et il y aurait de nombreuses autres fois. Tu serais là comme une femme de marin, attendant ton homme et l'accueillant à bras ouverts à chacune de ses escales, te moquas-tu.

– Raconte-moi une histoire, minaudas-tu en te roulant en boule contre moi.

– Une histoire de marin ? taquinai-je.

– Une histoire de marin qui s'en va trouver sa bienaimée au loin.

– Eh bien... attends que je me rappelle...

... "Il était une fois un célèbre marin qui s'appelait Jason, entamai-je en me redressant un peu *pour m'adosser.* Tu vins t'appuyer contre moi, prête à entendre la suite.

"Dans ce temps-là, poursuivis-je, *il y a très-très longtemps, régnait dans ce pays le grand roi Pélias. Mais c'était un roi fourbe qui avait usurpé le trône par la violence, en évinçant son frère qui en était l'héritier légitime. Jason, qui était le fils du malheureux vaincu et qui était alors encore bébé, avait été sauvé de justesse par les serviteurs restés fidèles à son père et il avait été mis en pension très loin de là, chez un vieux centaure qui se spécialisait dans l'élevage des héros. Comme tu verras, Jason saura se servir à bon escient, par la suite, de ses relations de pensionnat.*

"Donc Jason grandit en âge et en sagesse, en force et en adresse. Devenu un homme, et instruit sur les déboires de sa famille, il se met en route pour aller déloger l'usurpateur et lui réclamer son dû.

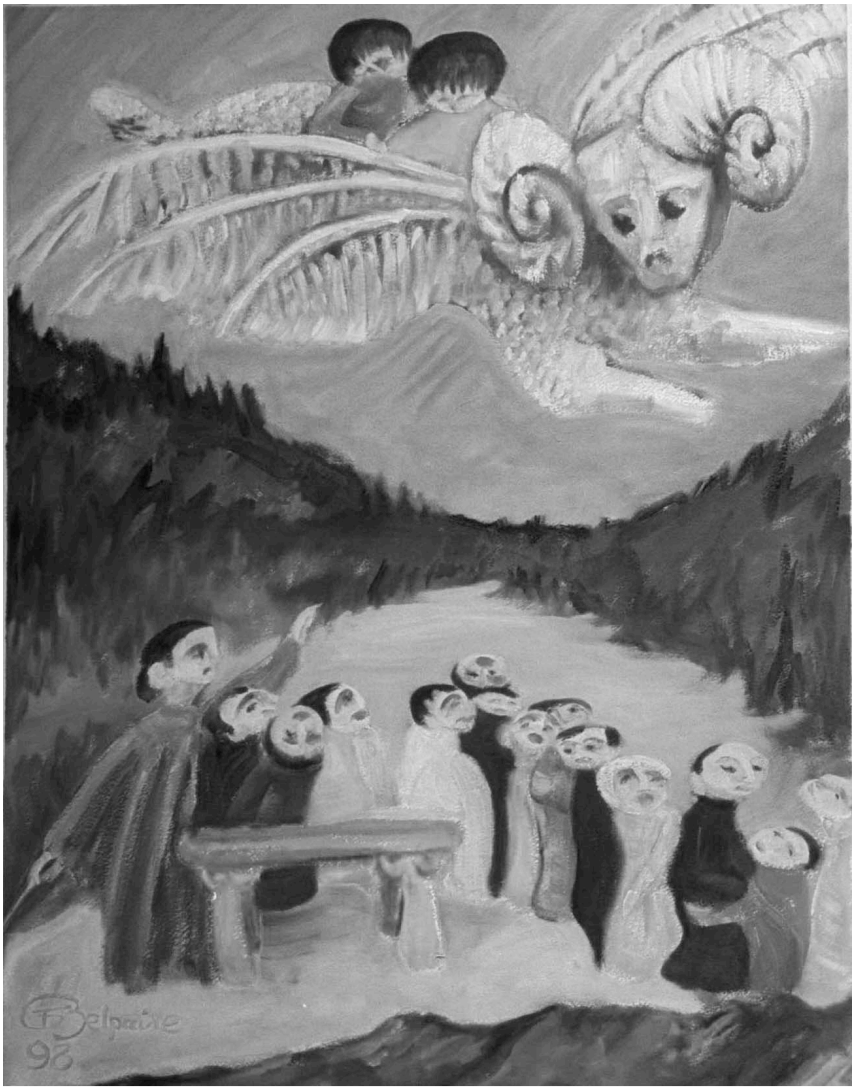
"Il arrive dans sa ville natale et il trouve son vieil oncle Pélias, le roi félon, au milieu de ses sujets, qui s'apprête à célébrer un sacrifice aux dieux sur la Grand-Place devant le palais.

(Toi tu écoutais, immobile, respirant à peine.)

"Jason marche droit sur le roi et, tirant son épée, réclame sans ambages qu'il lui cède sa place.

Le vieux roi, qui en a vu d'autres, ne s'oppose pas. Il invite Jason à faire honneur à son hospitalité et lui promet que son bon droit sera rétabli. Les deux hommes se retrouvent bientôt attablés devant un fin repas et, selon le bon usage, bavardent de choses et d'autres comme s'ils n'avaient que ça à faire.

"À la manière des vieillards, le roi se met à rappeler des histoires du bon vieux temps : « Il y avait jadis, dans ce pays, un roi qui s'appelait Athanas. Les anciens qui l'ont connu disent que c'était un bon roi, juste et fier. Mais il arriva qu'il répudia Néphélé, sa légitime épouse, pour épouser Ino, la belle intrigante. Athanas avait eu, de sa première femme, un fils et une fille jumeaux, qui s'appelaient Phrixos et Hellé. La nouvelle reine haïssait profondément les enfants de celle qui fut sa rivale et sans doute avait-elle des raisons de craindre leur vengeance. Aussi convainquit-elle le roi Athanas de les supprimer. Alertée, Néphélé accourra à leur secours et, avec l'aide du dieu Hermès, elle leur procura un bélier divin dont la toison était d'or pur et qui avait le pouvoir de voler. Les jumeaux enfourchèrent le bélier magique qui les transporta par la voie des airs loin de leur redoutable belle-mère. Cet étrange équipage devait traverser la mer pour se rendre en Colchide où les enfants seraient en sécurité. »



Les jumeaux enfourchèrent le bélier magique...
(huile sur papier)

"Pendant que le vieux roi parle, Jason écoute un peu distraitement cette histoire qu'il connait par cœur pour l'avoir entendue si souvent depuis le temps où déjà, sur les genoux de sa mère, il frissonnait à la seule évocation du nom de la méchante reine Ino. Mais il connait la politesse et il laisse parler son hôte jusqu'au bout. Et le vieux Pélias continue: «Le bélier s'envola bien haut dans les airs. Les deux enfants s'agrippaient de leur mieux à son épaisse toison. La petite Hellé cependant n'avait pu résister à la funeste tentation de jeter un coup d'œil vers l'abime qui s'étendait sous eux : elle fut prise d'un vertige qui la précipita dans le vide. Elle se noya dans cette mer qu'en mémoire d'elle on nomme l'Hellespont, ou la mer d'Hellé.

«Son frère Phrixos, inconsolable mais impuissant, ne pouvait que se laisser porter par le bélier qui poursuivait son vol vers la lointaine Colchide. Arrivé là-bas, il reçut l'hospitalité du roi Aiétès. Il sacrifia et dépouilla le Bélier en reconnaissance aux dieux qui l'avaient sauvé et cloua sa Toison d'or au tronc d'un vieux chêne dans la forêt consacrée au dieu Arès. Lorsque Phrixos mourut, Aiétès fit garder la Toison d'or par un terrible dragon car un oracle avait prédit qu'il ne survivrait pas à la disparition de la toison sacrée.»

"Jason, qui s'était mis à somnoler un peu, se réveille et s'apprête courtoisement à complimenter son oncle sur ses talents de conteur. Mais le roi reprend : « Vois-tu, mon neveu, je suis vieux maintenant. Toi tu es jeune et tu viens réclamer à bon droit une couronne qui te revient. J'ai cependant une grâce à te demander avant de te céder ma place pour me retirer et prendre un repos qui sied davantage à mon âge. J'ai toujours rêvé de ramener au pays cette précieuse Toison d'or, mais les responsabilités de ma charge m'en ont empêché lorsque j'avais encore la force et la vivacité d'affronter les nombreux dangers qui jalonnent la route pour s'y rendre. Toi qui es jeune et fort, refuserais-tu à ton vieil oncle la réalisation de ce rêve ou bien accepterais-tu d'entreprendre une périlleuse expédition dont tu reviendras chargé, non seulement de la précieuse dépouille du bélier sacré, mais encore de toute la gloire d'une héroïque épopée ?»

"Rien n'est tentant pour un héros comme les périls, surtout lorsqu'ils sont réputés à peu près insurmontables. Le vieux le sait et il compte bien que Jason ne pourra résister à son défi et qu'en fin de compte il y laissera sa peau, malgré sa force et son astuce. Jason de son côté est d'autant plus tenté par l'aventure qu'il en connait tous les dangers, lui aussi. Il accepte donc le défi... "

– Et je te raconterai le reste de l'histoire demain,

conclus-je, comme aurait dit une certaine Shéhérazade.

– Ah ben non! Tu ne vas pas me faire ce coup là!

– Rien à faire, Madame : je ne tiens pas à être livré à votre bourreau à l'aube. Si tu veux savoir la suite de mon histoire, il faut me promettre une autre nuit d'amour !

Je n'avais pas eu le temps de reprendre ma respiration que tu étais montée sur moi à califourchon et que tu me bâillonnais de ta bouche. Je tentai bien de faire semblant de me débattre et de crier au secours, mais je me laissai bientôt maitriser et je me soumis volontiers à ces jambes et à ces bras nus qui me ligotaient et à ces lèvres qui broutaient les miennes.

– OK, OK, réussis-je enfin à dire lorsque tu relâchas ton étreinte. Tu as gagné. Je me rends. Tu me feras décapiter à l'aube. Je te raconterai l'histoire au complet.

Tu as repris ta position d'écoute, adossée contre moi, et je poursuivis :

"Jason donc fait construire un vaisseau selon les plans de la sage Athéna elle-même et il envoie ses messagers dans les cités de Grèce pour inviter tous les héros du temps à participer à la glorieuse expédition. Les hommes forts de l'antiquité répondent en nombre: il y a Zétès et Kalaïs, les

fils ailés du vent; l'invincible Héraclès; Augias qui devrait d'ailleurs périr, plus tard, sous les coups vengeurs du précédent; la rapide Atalante que personne n'avait jamais battue à la course; Pélée le père d'Achille; Castor et Pollux les jumeaux inséparables; Orphée dont la lyre charme les hommes et les dieux et peut émouvoir jusqu'aux pierres; Thésée et tant d'autres, tous plus renommés les uns que les autres.

"L'Argo, le rapide vaisseau, appareille, en route pour un voyage d'aventures à la mesure de son équipage. Faisant escale sur l'île de Lemnos, ils n'y trouvent que des femmes : celles-ci avaient exterminé leurs hommes pour jouir enfin d'un pouvoir incontesté. Mais elles se repentent maintenant amèrement de leur geste inconsidéré car leurs couches demeurent froides et l'île entière dépérit (coup de coude de moi à toi). *Les femmes tentent de retenir les Argonautes et ce n'est qu'à grand-peine qu'Héraclès parvient à les convaincre de reprendre leur route pour d'autres exploits plus glorieux* (coup de coude de toi à moi).

"Plus loin sur la côte de Phrygie, il faut se battre contre les terribles géants à six bras qui ont empilé d'énormes rochers à l'entrée de l'estuaire où mouille l'Argo, le retenant prisonnier. Les flèches d'Héraclès finissent par avoir raison des géants à l'issue d'un sanglant combat.

"De nombreux autres obstacles se dresseront encore sur leur route, provoquant autant de nouvelles aventures palpitantes. Mais rien ne résistera au courage et à l'astuce de nos vaillants Argonautes.

"Enfin l'Argo jette l'ancre en Colchide, tout près de la forêt d'Arès où les attend la Toison d'or. Sans tarder, Jason se rend avec quelques compagnons au palais du roi Aiétès à qui Phrixos avait jadis confié la garde de la fameuse toison. Héra, la mère des dieux, qui semble maintenant avoir repris à son compte la protection des Argonautes, fait tomber un épais brouillard sur la ville afin que les héros puissent se rendre jusqu'au roi sans être importunés. Seule Médée, la fille d'Aiétès, aperçoit Jason dans une éclaircie et Eros, appelé à la rescousse par Héra, lui décoche sa flèche à ce moment précis, la rendant irrémédiablement amoureuse du beau Jason. (Tu te déplaças un peu, pour mieux te blottir contre moi.)

"En se présentant devant le roi, Jason parle sans détour : «Je viens réclamer la Toison d'or pour le compte de Pélias qui m'a envoyé.» Du coup, Aiétès est pris d'une grande frayeur, car l'oracle lui avait prédit qu'il ne pourrait refuser la toison aux Grecs qui viendraient la réclamer et qu'il ne survivrait pas à la disparition du précieux trophée. Il se résout donc à recourir, lui aussi, à une ruse pour perdre Jason: «Je te laisserai la Toison d'or, si tu réussis d'abord à

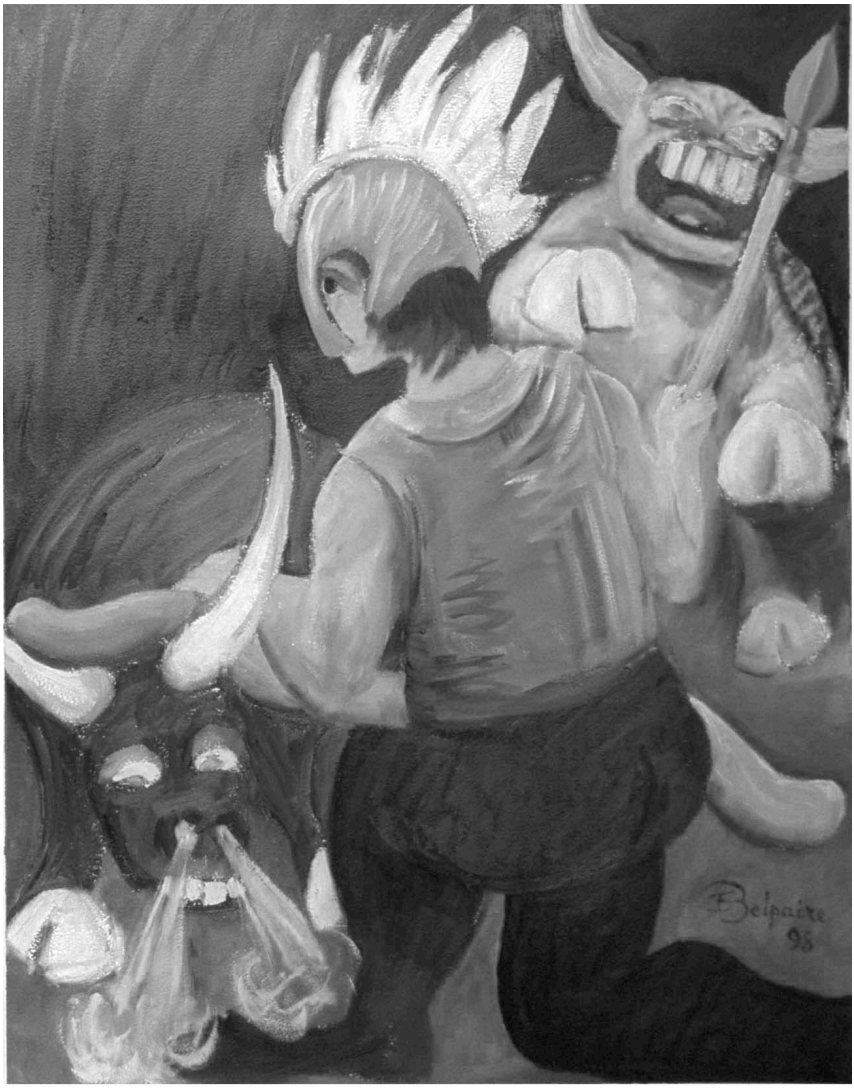
labourer le champ d'Arès avec une charrue attelée de mes deux taureaux cracheurs de feu. Puis, tu devras ensemencer le champ avec les dents de dragon que voici. Il en naîtra une armée de guerriers que tu devras vaincre. Ensuite je te laisserai aller à la forêt d'Arès où Phrixos a suspendu la dépouille du bélier d'or.»

"Confiant dans la protection des dieux, Jason accepte ces conditions, dont l'exécution est fixée au lendemain. Cette nuit-là, Médée a le sommeil plutôt agité, comme tu peux l'imaginer. En rêve, elle entend Jason lui faire la promesse de l'épouser si elle l'aide à dérober la Toison d'or. Sa résolution est vite prise (Médée n'est guère de celles qui hésitent) : elle aidera Jason avec toute la passion de son amour et toute sa science de la sorcellerie. Elle va le trouver au camp des Grecs, cette nuit-là, et lui confie une fiole contenant une potion qui rend invulnérable pour une journée entière. Elle l'instruit aussi sur la façon de vaincre les soldats de fer qui naîtront des dents de dragon. Peut-être même en profite-t-elle pour passer un bout de nuit avec Jason, juste pour le plaisir de la chose, mais ça, la légende ne le précise pas !

"Le lendemain matin, Jason se présente en grande tenue de combat, les armes à la main, le casque empanaché, auprès d'Aiétès qui a revêtu, lui aussi, ses atours des grandes joutes. On fait

ouvrir le portail de l'étable d'où surgissent les monstrueux taureaux. Jason les empoigne par les cornes, insensible aux flammes qui jaillissent en sifflant de leurs gueules, et il les force sous le joug. Les éperonnant de sa lance, il les conduit d'une main de fer sur le champ d'Arès, y labourant de profonds sillons, rang après rang, sur toute sa superficie. Vers l'heure du midi, le labour est terminé et le héros entreprend de semer les dents de dragon qu'Aiétès lui a remises. Il a alors quelque répit car ce n'est qu'en fin d'après-midi que la moisson de guerriers commence à être abondante : quelques-uns sont complètement sortis de terre et peuvent se mouvoir librement, tandis que de nombreux autres ont surgi jusqu'aux genoux, jusqu'à la taille ou seulement jusqu'au cou ou jusqu'aux oreilles. Mais tous ceux qui ont les bras libres font tournoyer leurs armes de façon menaçante. Lorsqu'ils aperçoivent Jason, ceux qui ont les pieds libres s'apprêtent à foncer sur lui.

"C'est alors que Jason se sert de la ruse que lui a suggérée Médée: il se saisit d'une énorme pierre et la lance au milieu des guerriers qui, aussitôt, se mettent à s'entretuer pour s'emparer de la pierre. (Pas trop futés, ces guerriers-là ! commentas-tu.) *Bientôt, poursuivis-je sans me laisser distraire, il ne reste plus que les guerriers partiellement sortis de terre, que Jason n'a guère de peine à exterminer l'un après l'autre.*



Jason les empoigne par les cornes
et les force sous le joug.
(huile sur papier)

"Aiétès, pendant ce temps-là, bouillonne de rage et il cherche un moyen d'en finir avec Jason. Cette nuit-là Médée retourne voir son bienaimé pour le mettre en garde. «Si tu m'aides à m'emparer de la Toison d'or, lui promet Jason, je t'emmènerai dans mon pays où tu seras ma légitime épouse.» Alors Médée prend Jason par la main et l'entraîne, à la faveur de la nuit, jusqu'au chêne où Phrixos avait cloué la précieuse toison. Celle-ci est gardée cependant par un dragon qui est immortel et qui semble donc invincible. Médée s'approche sans hésiter du dragon et lui lance des gâteaux qu'elle a imbibés d'un puissant somnifère. A peine le monstre y a-t-il gouté qu'il s'écrase sur le flanc, perdu dans un profond sommeil. Jason et Médée peuvent tout simplement lui marcher sur le corps, la main dans la main, pour aller décrocher la toison tant convoitée.

"Tu imagines si le couple est reçu en triomphe au camp des Grecs. L'Argo appareille au premières lueurs de l'aube-aux-doigts-de-rose et Jason ramène Médée avec lui au pays de ses ancêtres, où ils se marièrent, et ils vécurent heureux et ils eurent deux beaux enfants."

– Et voilà, l'aimes-tu, mon histoire de marin?

– Très bien, très bien, vive Jason le vrai marin ! Et maintenant, avais-tu ajouté, c'est à mon tour de te raconter une histoire.

Alors tu t'es retournée, tu t'es appuyée sur le coude et tu m'as regardé droit dans les yeux avec un sourire de Joconde :

"Il était une fois une jeune femme qui s'appelait Médée. Elle était la fille d'Aiétès et donc la petite-fille de Phoïbos Apollon, le dieu-soleil. Elle habitait le lointain pays de Colchide où elle s'ennuyait beaucoup. Pour se distraire, elle pratiquait la sorcellerie dans ses temps libres.

"Un matin de forte brume, elle aperçut dans une éclaircie cet étranger venu de Grèce et, sur le coup, elle en tomba amoureuse. Elle l'aida de son mieux à parvenir à ses fins même si elle devait pour cela s'attirer la colère des siens. Elle abandonna famille et patrie pour se consacrer corps et âme à cet homme qui avait promis de l'épouser.

"Bien-sûr, Aiétès, son père, ne les laissa pas s'enfuir sans plus, elle, Jason et sa compagnie, avec cette Toison d'or à laquelle ils semblaient tous tellement tenir, pour quelque sombre raison d'état dont Médée ne voulait d'ailleurs rien savoir. Le roi Aiétès se lança avec sa flotte à la poursuite des fugitifs. Pour couvrir leur fuite en

toute sécurité, Médée imagina de découper son propre petit frère qu'elle avait emmené en otage et d'en lancer de temps en temps un morceau à la mer. Tenu par le devoir sacré d'assurer une digne sépulture à un membre de sa famille, Aiétès perdit beaucoup de temps à récupérer son fils au complet, laissant ainsi échapper Jason et les Argonautes.

J'eus un frisson glacé dans le dos mais je n'osai pas t'interrompre alors que tu poursuivais, haletante, sur un rythme saccadé:

"De retour à la mère patrie après un voyage dont je t'épargne les nombreuses péripéties, Jason apprit que Pélias, l'usurpateur, n'avait pas hésité à tuer son propre frère Éson, le père de Jason. Pélias était bien confiant, en effet, que le héros ne reviendrait jamais vivant de sa périlleuse expédition. La mère de Jason, folle de douleur, s'était alors donné la mort.

"Médée aida Jason à se venger par un procédé à sa façon. En présence des filles de Pélias, elle tua et découpa en morceaux (Encore! fis-je) *un vieux bélier qu'elle mit à cuire dans une grande marmite où mijotait un mystérieux bouillon. Bientôt, par l'effet de la magie, un jeune agneau surgit de la marmite et se mit à gambader sur le pré et à bêler de la façon la plus charmante. Elle convainquit ainsi les filles de découper de même*

leur vieux père, avec promesse de le restituer pareillement rajeuni. Mais la marmite resta longtemps à bouillonner sur le feu et il n'en surgit jamais rien d'autre qu'une interminable vapeur verdâtre...

"Le fils de Pélias réussit cependant à chasser Jason et Médée qui trouvèrent refuge à Corinthe, sous la protection du roi Créon. Là, ils vécurent heureux pendant une dizaine d'années et Médée donna deux fils à Jason. Pendant cette période de bonheur, Médée n'eut même pas besoin de se servir de ses pouvoirs magiques: l'amour seul suffisait.

(Ici la tournure de l'histoire me soulagea un peu, mais pas pour longtemps)

"Puis vint un jour où Jason lui annonça qu'il la répudiait pour épouser la belle Créüse, la fille du roi Créon. Médée ourdit un plan pour se venger du mari infidèle dans ce qui le toucherait le plus cruellement en plein cœur : dans sa fiancée et dans sa descendance. Feignant se plier à son sort, elle fait porter à Créüse, par ses propres enfants, un riche cadeau de noces : un voile de dentelle et un diadème d'or ciselé. Elle seule sait que ces parures sont imprégnées d'un poison violent qui fera mourir celle qui s'en revêtira. Et elle sait également qu'elle condamne ainsi à la mort ses deux fils, porteurs de l'instrument de sa vengeance.

"Coquette et impatiente, savourant déjà son triomphe sur sa rivale, Créüse s'empresse d'essayer le diadème et le voile. Aussitôt, une brulure atroce lui envahit tout le corps et l'envoie rouler sur le pavement du palais. Sa chair se dissout et se détache de ses os par lambeaux. Créon son père, tentant de lui arracher les funestes parures, est à son tour happé par le poison virulent et les deux corps se tordent en un monstrueux amas de membres en fusion.

"Aussitôt qu'elle apprend le succès du premier acte de sa vengeance, Médée appelle ses enfants et, sachant qu'ils seront condamnés à mort pour avoir été les exécutants de son crime, de ses propres mains elle les égorge. Lorsque Jason, anéanti, vient la trouver pour lui réclamer les corps de ses fils, afin qu'il puisse leur assurer les honneurs de la sépulture, il voit Médée emportée dans les cieux, sur le char du dieu soleil son ancêtre."

Tu respirais bruyamment. Tu avais poursuivi ton récit d'une voix saccadée, presque sans te donner le temps de reprendre ton souffle. Dans ton regard brillait une flamme où je vis autant de défi que de panique. Je regardai longuement, avec fascination, ce petit bout de femme que, il y a quelques instants encore, j'avais tenu tendrement dans mes bras. J'éprouvai quelque chose qui ressemblait à une très lointaine terreur. Nous restâmes ainsi, immobiles,



La vengeance de Médée.
(huile sur papier)

jusqu'à ce que l'air frais sur nos corps nus nous fît frissonner.

Je tirai la couverture par-dessus nous et posai avec précaution ma main sur la peau fraiche de ton épaule. Aussitôt tu abandonnas la pose figée que tu avais gardée, à moitié dressée sur l'appui du coude, pour te recroqueviller comme un fœtus, appelant la chaleur de mes paumes. Il fallait que Médée fût bien malheureuse pour produire une si horrible colère.

Je caressai doucement, doucement, tes épaules, ton dos, tes fesses, tes jambes et petit à petit tu semblais te réchauffer et relâcher ta crispation. Tu finis par te trouver entièrement allongée et alors seulement tu rouvris les yeux et tu souris, penaude :

– Tu ne m'en veux pas ?

– Non,... j'ai seulement eu un peu peur, je t'avoue, soupirai-je en me laissant tomber sur le dos à tes côtés… Viens te coucher sur moi, veux-tu ?

Tu t'étendis de tout ton long sur moi, ton dos sur ma poitrine, tes reins contre mon ventre, tes fesses dans le creux de mes aines. Nous reposâmes ainsi, joue contre joue, échangeant notre chaleur. De cette façon, je pouvais

te caresser les épaules, les seins, le ventre lisse et les hanches rondes du même geste dont je me serais caressé moi-même. Et c'était maintenant comme si j'avais moi-même un corps de femme, avec cette peau fine et ces rondeurs, avec un pubis à la toison douce où se cachait un creux secret. De grandes vagues d'excitation me balayaient le corps. De ma verge dressée, enclose entre tes cuisses, je touchais la chaleur humide de ta vulve. C'était comme si à deux nous n'étions plus qu'un seul animal, à la fois mâle et femelle, se suffisant à lui-même pour nourrir le courant de vie qui tourbillonnait à travers nos corps réunis. C'est presque malgré nous que nous découvrîmes que je pouvais te pénétrer dans cette position, complétant ainsi cette fusion hermaphrodite.

– Tu sais, m'avais-tu dit quand nous fûmes à nouveau étendus côte à côte, rassérénés, il y a un autre vieux mythe auquel je pense maintenant :

"À l'origine, lorsque l'homme fut créé, il était un, à la fois mâle et femelle, et complet en soi comme une sphère. Ainsi unifié, il constituait un être si fier et si puissant qu'il menaçait de détrôner les dieux eux-mêmes. Zeus ne pouvait cependant pas anéantir la race humaine comme il l'avait fait jadis des titans, car les dieux ont besoin des hommes qui les nourrissent de leurs

offrandes et de leurs louanges. Alors Zeus trouva un autre moyen : couper l'androgyne en deux. À chaque moitié ainsi obtenue, il fit retourner le visage du côté de la coupure afin que l'homme, en ayant toujours devant lui le spectacle de sa blessure, devînt plus modeste. Et depuis, chaque moitié cherche sans fin son complément.

Lorsque plus tard nous voulions retrouver cette position particulière et la sensation d'union que nous y avions trouvée, on se disait : Veux-tu, on va faire l'androgyne ? et alors tu t'étendais de tout ton long sur moi et, pour quelques instants, nous redevenions complets.

VI.

– On devrait partir à la recherche du paradis terrestre, avais-tu déclaré : là on pourrait se promener tout nus, on n'aurait qu'à tendre la main pour cueillir tous les fruits de la nature – sauf les pommes bien sur : on ne s'y laissera pas prendre une deuxième fois !

– Viens, je t'emmène, je sais où c'est, t'avais-je répondu. Prends ton sac de couchage et ta brosse à dents, je me charge du reste.

On est allés acheter des provisions pour une semaine (on n'a plus les paradis terrestres qu'on avait, tout de même), on est passés chez moi pour charger le matériel de camping et on a pris la route vers le Nord. En chemin, nous avons loué un canot qu'on arrima sur le toit de la voiture et nous nous sommes enfoncés dans l'immensité de la forêt d'épinettes. De route en chemin et de chemin en sentier,

nous avons abouti au bord d'une petite rivière cachée dans les broussailles. On a mis le canot à l'eau et on l'a chargé du matériel. Puis nous avons avironné en suivant le courant, jusqu'à ce que la rivière s'élargisse en débouchant sur un lac sauvage. En longeant la rive, dans le creux d'une anse retirée, nous avons accosté sur une petite ile. Au centre de l'ile, sur la clairière gazonnée entourée de cèdres, il y avait tout juste la place pour dresser deux ou trois tentes.

A l'ouest, la clairière débouchait sur une minuscule plage de sable fin et au-delà on voyait l'étendue du lac. Des traces de feu indiquaient que d'autres avaient déjà fait usage de ce coin perdu. Mais pour l'instant, nous y étions seuls.

– Bienvenue au paradis terrestre, annoncé-je en savourant ton émerveillement.

On tira le canot sur la plage et on déchargea le matériel. La petite tente fut rapidement dressée. Le grand sac de toile qui servirait de garde-manger fut hissé par une corde entre deux troncs d'arbres, hors de portée des ours. Dans un coin de la tente, on empila le petit poêle au propane, les ustensiles, le sac avec les vêtements. Et voilà, le décor était en place. On fit l'amour sur un sac de

couchage déployé à terre et les rayons du soleil qui se reflétaient sur l'orange vif du tissu mettaient du feu sur nos peaux. Puis tu m'entrainas pour un bain d'éclaboussures dans le lac. Nul besoin ici de s'habiller : aussi loin que portait l'œil à l'horizon, nous étions seuls au monde.

Rafraichis, nous remîmes le canot à l'eau pour aller faire provision de bois pour le feu de ce soir. En longeant les rives du lac, on trouvait de grandes quantités de bois sec que la crue du printemps y avait déposé. C'étaient tantôt des morceaux de branches ou de racines, tantôt des arbres entiers, morts depuis longtemps, que l'action de l'eau avait polis et décolorés uniformément d'un gris mat, comme autant de sculptures aux formes biscornues.

Tu dénichas un bout de souche qui, d'après toi, ressemblait comme deux gouttes d'eau à ton ex-mari : le renflement en forme de poire qui le terminait était hérissé de petits piquants qui pouvaient à la rigueur représenter une caricature de chevelure en brosse et deux nœuds du bois donnaient à l'objet un vague regard de hibou. En ramassant mon bois, je fis mine à mon tour de collectionner les portraits de mes amours anciennes : Julie la rousse, Berthe à la bottine souriante, Barbara la fatale, Claudia la mangeuse d'hommes, etc. J'hésitai un moment devant un

bout de racine couvert de mousse qui, Dieu sait pourquoi, me fit penser à la belle Mariette, l'amie de mon temps d'étudiant, mais je passai outre sans rien dire.

– Oh, viens voir ! m'appelas-tu un peu plus loin sur la grève.

Il y avait là un crâne d'orignal partiellement défoncé, dont l'os était blanchi par l'eau et par le soleil, avec de petits reflets verts de mousse dans les creux et sur les dents. Ce devait être une femelle, car il n'y avait pas de trace de panache.

– A qui elle te fait penser, celle-là? enquêtas-tu. Je trouve qu'elle a une gueule de belle-mère, c'est sûr, mais je ne sais pas trop laquelle choisir ...

– Encore heureux que tu ne connaisses pas ma mère, comme ça elle au moins est hors concours !

On trouva aussi des traces fraiches de sabots d'orignal, sans doute une mère avec son poulain, ainsi que de chevreuils, imprimées dans la boue à l'embouchure d'un ruisseau. Un énorme ouaouaron prenait le soleil sur une pierre plate : il disparut d'un bond prodigieux au moment où je crus déjà le tenir.

– T'imagines le festin de cuisses de grenouilles qu'on

se serait fait avec rien qu'un animal comme celui-là ?

Malgré toutes les distractions, le canot avait fini par se remplir d'une bonne provision de bois de chauffage et le soleil était maintenant bas sur l'horizon. Il fallait rentrer si on voulait jouir d'un reste de lumière du jour pour préparer le souper.

De retour au camp on s'occupa de décharger le bois et de préparer le feu. On conserva cependant les plus réussis parmi les "portraits" qu'on planta en rang d'ognons près de l'entrée de la tente, comme une garde d'honneur, sous le regard caverneux du crâne d'orignal. Une marguerite déposée dans chaque orbite lui donna un air plus souriant.

A défaut de cuisses de grenouilles, on se contenta des steaks apportés de la ville, grillés sur la braise et accompagnés de pommes de terre en robe des champs qu'on sortait toutes noires de sous la cendre pour en découvrir la chair blanche et fumante en crevant la croute carbonisée.

Le couple de huarts du lac, qui avait déjà manifesté sa présence plus tôt par ses lointains hululements, venait maintenant jouer tout près de l'ile sous le ciel enflammé par le couchant. On pouvait clairement distinguer leur collier sombre et le fort bec noir lorsqu'ils se reposaient un instant

entre deux plongeons ou avant de prendre leurs faux envols en soulevant de longs sillages d'éclaboussures et en déchirant l'air de leurs cris sonores. Comme des amoureux, les grands oiseaux n'avaient rien d'autre à faire qu'à s'appeler, à se poursuivre, à jouer à cachecache sous l'eau pour se surprendre vingt brasses plus loin et à crier leur joie de vivre. C'était leur lac et eux aussi y étaient seuls au monde.

Avec l'obscurité vinrent la fraicheur et les moustiques; il fallut se rhabiller.

– Rien n'est parfait, consolai-je en te passant un chandail par-dessus la tête.

On ranima le feu et on s'installa à deux sous la même couverture, à contempler les jeux de la flamme et le feu d'artifice des étincelles qui allaient se perdre là-haut parmi les étoiles. On a failli s'endormir là, appuyés l'un sur l'autre, devant le feu qui mourait en rougeoyant. On a trouvé le courage de se trainer jusqu'à la tente, de se déshabiller et de se pelotonner dans le grand sac de couchage. En s'étendant dans les bras l'un de l'autre, nous regrettions seulement de ne plus avoir assez d'énergie pour nous aimer autrement qu'en nous endormant ensemble.

Le soleil était déjà haut dans le ciel lorsque je me réveillai. Sur le toit de la tente se découpait le jeu frissonnant d'ombres et de lumières des feuilles à peine agitées par la brise.

Toi tu dormais en remuant les lèvres légèrement ; on pouvait se demander si c'était l'ébauche d'une parole ou d'un baiser. Optant pour la deuxième hypothèse, je posai mes lèvres légères sur les tiennes et tu fis entendre un petit grognement de bienêtre sans cependant te réveiller. J'enfilai une djellaba sur ma peau nue et je sortis.

Le silence du monde. Un silence d'avant la venue de l'homme. Un silence qui se révélait plein de vie cependant, à mesure que l'oreille, crispée par les bruits de la ville, se remettait à être tout simplement réceptive. Un petit bruissement indistinct qui venait de partout, d'abord, et où se mêlaient l'imperceptible vibration du feuillage, les chuchotements des vaguelettes qui venaient mourir sur la plage et le frétillement secret des ailes et des mandibules des milliers d'insectes cachés partout. Le cri d'un geai, au loin, donnait réponse à un autre, plus éloigné encore. Dans les broussailles de la rive, la paruline masquée trahissait sa présence sans se montrer : on dit qu'elle chante: "T'es petit, t'es petit, Ti-Louis!" Plus bas, dans la profondeur du petit

bois d'épinettes, le bruant à gorge blanche lançait son : "Cache ton cul, Frédéric-Frédéric-Frédéric !"

En quelques pas, je descendis jusqu'à la plage. Au loin, de longues trainées de brume finissaient de se dissoudre aussitôt que les rayons du soleil allaient les débusquer dans les anses retranchées du lac. Le contraste entre l'air encore frais du matin et la caresse déjà tiède du soleil me fit frissonner sous le tissu léger de ma tunique. J'entrepris de faire le tour de l'ile en suivant le bord de l'eau, ce qui ne devrait pas prendre plus que cinq minutes. Je m'appliquai à imprimer une trace régulière de mes pieds nus sur la frange de sable vierge et humide tout près de l'eau.

Bientôt je fus arrêté cependant, car derrière les cèdres qui protégeaient notre campement, des rochers plongeaient verticalement dans l'eau claire, barrant le passage à qui n'était pas équipé pour l'escalade. Un massif de kalmias poussait sur une terrasse en haut du rocher et déployait ses grappes de petites fleurs roses en lanternes chinoises. Je me promis de revenir avec un bon couteau pour en cueillir un bouquet dont je décorerais notre camp.

Revenant sur mes pas je t'aperçus, statue de lumière sur une grande pierre ronde au bord de l'eau, en plein soleil, les bras ouverts dans un geste qui embrassait

l'horizon tout entier. Je ne fis qu'un bond pour te rejoindre et te serrer contre mon corps. Je sentais ta chaleur qui pénétrait à travers le tissu souple de mon vêtement et tes mains qui tâtaient les muscles de mon dos. Nous nous embrassâmes en nous tenant étroitement serrés l'un contre l'autre et je sentais se développer mon érection contre ton ventre qui cherchait l'homme comme tes lèvres cherchaient le baiser. J'aurais voulu que ma djellaba se dissolve comme les brumes au soleil et que je puisse te prendre là, à l'instant, debout au bord de ce lac perdu, sans attendre une minute de plus et sans qu'on n'ait à interrompre ce baiser pour me débarrasser de mon vêtement. Je levai les bras en l'air et tu me le retiras d'un coup en le soulevant par les manches : nous nous retrouvâmes nus l'un devant l'autre.

Malgré la grande hâte que nous avions éprouvée il y a seulement un instant, un sentiment presque religieux nous immobilisa un moment, cette fois encore, avant que nous ne puissions faire un geste pour toucher l'autre dans sa nudité. Ce contact des corps demeurerait toujours quelque chose de tellement grand, de tellement solennel.

Nous nous sommes aimés là, sur l'herbe de la clairière, au grand soleil, sur cette ile qui formait comme une scène dans l'amphithéâtre immense de la nature, tandis que les

bruants et les parulines chantaient. Au bout de l'orgasme, nous partîmes d'un grand rire sonore qui s'en alla résonner sur le lac comme l'avaient fait, la veille, les cris des huarts à collier. Et toi qui me regardais, me regardais...

Nous avons passé plusieurs jours sur cette ile enchantée, à explorer les environs, à observer les animaux, à cueillir des gerbes de fleurs multicolores et des champignons étranges, à manger les brochets qu'on pêchait, à nous donner d'odorants massages et puis toujours à nous aimer et à jouir l'un de l'autre. C'était le paradis terrestre et nous étions le couple originel. Le temps était clément et le soleil illuminait notre amour avec bienveillance.

Au soir du cinquième jour, un canot se dessina au loin sur le miroir nacré du lac. Il se dirigeait vers l'ile. À regret, nous nous habillâmes un peu plus tôt que de coutume et nous apprêtâmes à accueillir les arrivants.

– Bienvenue au paradis terrestre, leur souhaitai-je lorsque les deux pagayeuses furent à portée de voix.

– J'espère qu'on ne vous dérange pas ? s'inquiétèrent les filles tout en finissant une élégante manœuvre d'accostage en douceur.

Nous avons aidé à tirer le canot sur le sable et on échangea les renseignements d'usage sur nos lieux d'origine et sur l'itinéraire parcouru. Lucie et Hélène étaient deux collégiennes qui avaient entrepris un grand circuit à travers lacs et rivières et elles comptaient repartir demain pour continuer leur parcours. On partagea le feu, que tu venais d'allumer, et donc le souper que l'on mit en commun.

– Notre galerie de portraits des amours défuntes, présentai-je afin de m'assurer que les filles ne s'en servent pas comme de vulgaire bois de chauffage. Ce fut d'ailleurs l'occasion d'ajouter à la collection l'effigie d'un tel ou d'un autre qui avaient jadis brisé le cœur de Lucie ou de son amie.

Après souper, les visiteuses sortirent de leurs bagages une flute et une improbable guitare soigneusement protégée contre l'eau par plusieurs épaisseurs de plastique. L'on s'installa autour du feu ravivé pour faire de la musique et pour chanter. Énorme et rousse, la lune surgit de l'horizon. Les huarts jouaient au loin et leurs sillages rayaient d'écume la surface d'encre du lac. Je laissai couler l'eau qui me montait aux yeux et je t'entourais de mes bras alors que tu t'abandonnais à mon appui. De la main glissée

dans l'échancrure de ta blouse je couvrais un sein doux et tiède. Et les deux filles, mi-attendries, mi-envieuses, chantaient et jouaient pour nous toutes les chansons d'amour de leur répertoire. Elles poursuivirent leur jeu doucement après que nous nous soyons retirés dans notre tente où les lueurs lentes du feu continuèrent longtemps à illuminer nos tendresses.

Le lendemain, les deux visiteuses ont repris leur route vers d'autres rivières et d'autres lacs et nous avons retrouvé notre ile à nous tout seuls.

Les provisions cependant s'épuisaient et le temps devint maussade. On remballa tout le bagage pour retourner en ville. La galerie des amours défuntes fut abandonnée sur place, en témoignage de ces quelques jours de paradis, sous le regard bovin et fraichement refleuri de la belle-mère universelle.



Les amants (céramique)

VII

Je ne te dirai pas que je t'aime :
ces mots-là sont bien trop lourds.
Je t'appellerai cette semaine,
peut-être viendras-tu faire un tour ?
Nous nous aimerons sans ambages
comme s'il n'y avait que ça de bon.
Nous parlerons de voyages
et des livres que nous lisons.
Nous souperons de fruits et d'amandes
en prenant tout notre temps;
et nos mains, et nos bouches gourmandes
encore se parleront longuement.
Puis tu t'en iras quand même;
on dira : à un de ces jours ?
Je ne te dirai pas que je t'aime :
ces mots-là sont vraiment trop lourds.

C'était bien le cours qu'avait pris notre amour, depuis bientôt deux mois maintenant que ça durait. On se voyait quelques jours ou quelques heures, selon le cas, et puis chacun repartait de son côté pour vaquer à ses affaires. Quand on se voyait, tout était merveilleux. Tout était un cadeau *("Mon doux présent du présent",* répétais-tu, citant Prévert).

– Tu n'as pas peur, si tu t'attaches, de le regretter, après, quand ça fera mal ? m'étais-je inquiété.

– Ça, mon vieux, ça va dans les deux sens : c'est valable pour toi aussi !

Je n'y avais pas pensé. Mais il y avait une sorte d'inquiétude. On faisait bien attention, chacun de son côté, de ne pas envahir l'autre. On avait connu ça tous les deux, les envahissements, les grands espoirs et puis la catastrophe du rêve qui éclate en mille morceaux ! On avait de l'expérience, de la maturité, et on ne nous y reprendrait plus à se laisser jeter à terre après un envol intempestif ! Alors on y allait avec prudence, "en vivant le moment présent" comme le préconisait le slogan à la mode.

On ne se fixait de rendez-vous ferme que si cela était indispensable, lorsqu'il fallait prévoir la réservation de billets pour un concert ou parce que la nature même de l'activité

prévue exigeait qu'on en fixe d'avance le moment et la durée.

Il fallait éviter aussi tout ce qui ressemblait trop à la routine d'un ménage conventionnel : chacun se retirait discrètement pour s'occuper de son entretien ménager et des autres petites corvées de la vie quotidienne. Il ne fallait surtout pas que cette amitié s'enlise dans un contrat de services.

Peut-être même nous évertuions-nous à prolonger parfois un peu l'absence sous prétexte d'augmenter le plaisir de nous retrouver, de conjurer d'avance le danger de la saturation, d'entretenir la petite pointe d'inquiétude qui fait mieux apprécier le soulagement des retrouvailles répétées. On veillait à ce que ce ne soit pas toujours le même qui prenne l'initiative d'appeler pour inviter l'autre.

Avec la fin de l'été, le travail avait repris ses droits : chacun avait retrouvé son école et ses étudiants. Il était devenu plus difficile de sortir des sentiers battus maintenant que la vie se trouvait rythmée par le calendrier et par les horaires. Bientôt il advint que nous nous retrouvâmes, de semaine en semaine, tous les mercredis soirs (c'était le seul soir où aucun de nous deux n'avait de cours à prendre

ou à donner) et tous les vendredis soirs pour passer le weekend ensemble.

– On commence à avoir l'air d'un vieux couple avec nos petites habitudes, soupirai-je. Tu protestas vaguement mais sans me convaincre, et je tournai le fer dans la plaie : Tu vas voir, un de ces prochains jours je vais t'appeler "maman", sans même y penser!... hein m'man ?

Tu n'avais rien répondu mais tu avais l'air malheureuse. Je m'en aperçus et je te consolai de mon mieux mais il y avait une tristesse en moi aussi, une sorte de tristesse sourde, tenace, qui restait tapie au fond de mon âme comme une bête qui attend son heure. Sans doute y a-t-il une tristesse existentielle comme il y a une angoisse existentielle, philosophai-je pour moi-même, et je pensai à ces enfants qui pleurent, à l'heure de se coucher, parce que la journée déjà se termine.

Tout ça n'était pas venu d'un coup. Nous ne nous étions pas rendus compte que quelque chose de lourd s'était infiltré dans notre amour. Il y avait comme une sorte d'engorgement.

J'étais allé souper chez Pierre et Isabelle un de ces soirs et ils avaient voulu savoir où en étaient mes affaires de cœur, évidemment. Je leur avais donné de bonnes

nouvelles, que ça durait toujours, que c'était bon, que j'étais heureux, mais tout le monde avait bien senti que je n'y mettais plus la même conviction que cet été.

Dans les jours qui suivirent, j'avais oscillé entre deux états d'âme : tantôt je pensais peu à toi, tu ne me manquais guère, tantôt j'avais senti une sorte de détresse et un besoin intense de te sentir près de moi. Un soir tard, en sortant d'un cours, je t'avais appelée en état d'urgence et je m'étais senti comme un mendiant lorsque j'étais allé frapper à ta porte qui ne demandait pourtant qu'à s'ouvrir pour moi.

Cette fois-là nous nous sommes jetés dans les bras l'un de l'autre comme des enfants perdus et les pleurs de retrouvailles s'étaient transformés bientôt en un désir passionné. Nous nous sommes aimés avec frénésie comme si c'était la dernière fois.

J'avais mal dormi cette nuit-là. J'avais passé de longs moments à te regarder dormir à mes côtés. Tu semblais parfaitement paisible, mais inatteignable dans ton sommeil. J'aurais voulu te toucher, sentir encore ton corps ferme sous mes mains fiévreuses, mais je n'avais pas osé te réveiller. Le lendemain matin, je me souvenais de bribes de rêves décousus où je me trouvais au sommet d'une falaise

ou d'un édifice en construction qui s'effritaient sous mes pieds.

Je n'osai d'ailleurs pas trop te parler de mes états d'âme, craignant de t'effaroucher. Ça passera, me suis-je dit. De toutes façons, tu semblais t'accommoder du rythme de nos rencontres et t'amuser de l'avidité avec laquelle je te témoignais alors mon désir.

J'en parlai à mon ami Robert, dont la réputation de polygamie était bien établie.

– C'est un choix à faire, opina Robert. Un de ces jours, je sens que je vais revenir sur le mien, d'ailleurs : c'est bien beau, choisir sa femme pour chaque fin de semaine – et crois-moi bien que je dis ça sans aucune ironie : mon carnet d'adresses ne contient que les noms de celles qui aiment ce genre d'arrangements temporaires. Mais je commence aussi à trouver qu'il y a quelque chose de profondément insatisfaisant dans ce genre de vie. Je t'inviterai à mon mariage, ricana Robert avec un clin d'œil qu'il adressait sans doute surtout à lui-même. Mais si tu choisis de ne pas t'attacher, si tu veux garder ta mobilité, il y a quand même une certaine façon de le faire, il y a un certain nombre de règles à suivre. Il faut surtout être bien clair auprès de tes partenaires, que tu ne leur laisses

aucune fausse attente sur tes intentions à toi. Chaque chose que tu caches est une pierre pour le mur de ta prison. Il faut que ce soit bien clair que tu es avec unetelle pour cette fin de semaine particulière et que tu gardes toute ta liberté pour la fin de semaine à venir – et elle aussi évidemment : il faut que ça marche dans les deux sens ! Même qu'il ne suffit pas de le dire, il faut que tu montres ton sérieux dans tes actes aussi. Moi j'ai une règle de conduite qui est de m'arranger pour ne pas passer plus que deux weekends consécutifs avec la même fille. Et il faut que tu prennes une fin de semaine rien que pour toi tout seul une fois de temps en temps, juste pour affirmer clairement, à tes propres yeux d'abord, que tu n'appartiens à personne d'autre qu'à toi-même, que personne n'a de droits sur toi au-delà de ce que tu es prêt à accorder à chaque moment.

– C'est toute une ascèse, mon vieux ! taquinai-je pour alléger un peu l'oppression qui commençait à s'installer sous mon sternum.

– Ouais, ben, tu sais, il y a du bon puis du moins bon dans tout ! répondit Robert sur le même ton. Mais dans le fond, reprit-il en redevenant tout à coup très sérieux, j'ai découvert que j'avais peut-être *peur d'aimer*. Tu sais, la grande panique qu'on se camoufle sous toutes sortes de

petits prétextes en se disant que ce serait stupide de se limiter, de se faire mettre la corde au cou et tout et tout ? Mais je crois bien que je commence à en prendre conscience, sans doute à mesure que j'en ai moins peur justement. Et puis c'est comme je te disais : peut-être que j'aurais envie de me laisser tenter un de ces jours par la grande aventure, de prendre le risque de me laisser aller, de me laisser *tomber en amour* ...

J'étais rentré chez moi perplexe. J'avais pris un double scotch avant de me coucher : j'avais de plus en plus de mal à m'endormir. J'avais essayé de m'assoir à ma table de travail pour écrire, espérant mettre ainsi un peu d'ordre dans mes réflexions:

TO FALL OR NOT TO FALL :
THAT'S THE QUESTION !

avais-je écrit en grosses lettres en travers de la page. Puis:

Question stupide, évidemment.
Comme si on décidait ça.
Blablabla
J'en ai marre.
De toutes façons on n'y comprend rien.
It just happens.

Aller se coucher et dormir.
Qu'y a-t-il de mieux à faire?
Voir venir et laisser faire.

Je rêvai cette nuit-là que je rencontrais une bonne fée qui me fit pousser des ailes. Et je m'envolais dans les airs, à grands coups d'ailes. Je montai très haut au-dessus des édifices de la ville, grisé d'air, d'altitude et de vitesse. Mais bientôt il y eut du mou dans les plumes et je me sentis décrocher. A grands renforts de battements, je réussis à me rétablir mais cela ne dura pas, il fallut bientôt recommencer à lutter contre l'inexorable attraction du vide en-dessous de moi. Ce fut une bataille longue et tenace. Je me réveillai en panique avant de savoir qui l'emporterait en définitive. Lorsque mon angoisse fut calmée un peu et que je pus à nouveau réfléchir posément, je regrettai d'avoir interrompu mon rêve avant que l'issue du combat ne se fût dessinée plus clairement. Qu'à cela ne tienne, de toutes façons il faudra bien que je le mène jusqu'à sa résolution dans la vie réelle, m'étais-je dit en conclusion avant de me rendormir lourdement.

Le weekend qui suivit fut plutôt morne. Nous l'avons passé ensemble à faire le même genre de choses que d'habitude : une promenade au bois sous un frais soleil

d'automne, un bon film ou un concert d'après-midi au Jardin Botanique, et puis tout le loisir de s'aimer... Mais le cœur n'y était pas. Toi tu essayais de cacher ton désarroi, car tu sentais bien que je n'étais pas dans mon assiette normale et tu tentais de te convaincre que le temps arrangerait les choses. Et moi de mon côté j'essayais de réagir comme d'habitude, de jouer encore le jeu de ce bonheur que nous avions connu tout l'été.

Ce samedi soir-là au lit, nous avions bien essayé de retrouver le feu de notre passion, en y mettant tout la bonne volonté possible. C'est à peine j'avais réussi à produire une faible érection et toi tu n'avais senti de vie que dans tes mains. Nous nous étions endormis en nous tournant le dos, avec de la poussière plein nos âmes.

– Qu'est-ce que tu veux, on n'est pas des machines, avais-tu répété.

Nous avons vécu le reste de la fin de semaine presque comme frère et sœur, gentiment. Et lorsque tu m'avais demandé quand on se reverrait, j'étais resté évasif :

– Je ne sais pas encore... J'ai peut-être besoin d'un peu de temps pour moi ... Je t'appellerai.

Dans le courant de la semaine, vingt fois j'avais voulu décrocher le téléphone pour t'appeler, vingt fois je m'en étais abstenu, sans raison précise. La vingt-et-unième fois, j'avais soulevé le combiné et j'avais signalé un numéro interurbain.

– Allo Mariette? ... C'est Benoit.

– Allo mon beau Benoit, comment ça va? Ça fait longtemps qu'on n'a plus eu de tes nouvelles !

– Ben, ça va...

– Et tes amours ?

– Ben, ça va... A vrai dire, je ne sais plus trop, au fait, comment ça va. Je t'en reparlerai. Fais-tu quelque chose en fin de semaine ?

– Rien de très spécial au programme, non.

– Je peux venir faire un tour ?

– Viens, je t'attends !

VIII.

Et j'avais repris l'autoroute, ce vendredi soir-là, comme je l'avais fait deux mois plus tôt. Mais cette fois, j'avais la tête vide. La tête vide et le cœur gros, même si je ne m'étais pas vraiment arrêté à le constater : je ne ressentais qu'une vague gêne au milieu de la poitrine. C'est vrai que j'avais beaucoup mangé et vidé presque une bouteille de vin. Je ne m'en préoccupai pas. Je n'entendais même pas la radio qui jouait, ni Vigneault qui chantait : *"Qu'il est difficile d'aimer, qu'il est difficile... "* J'avais l'esprit ailleurs, Dieu sait où.

Lorsque Mariette vint m'ouvrir la porte, la soirée était bien avancée.

– Embarque, Mariette, on s'en va en virée ! - Et Mariette, toujours prête à l'imprévu, avait suivi l'invitation.

Nous avons fait le tour des boites de la région, nous avons bu quelques verres, nous avons dansé disco et rétro, nous avons fumé un joint. D'exubérants que nous étions au départ, j'étais devenu rêveur.

– On rentre ? suggéra Mariette.

Je me laissai faire. C'est Mariette qui prit le volant jusque chez elle. Elle m'aida à me déshabiller – non pas que je fusse saoul à ce point, mais elle sentait bien que je ne cherchais qu'à m'abandonner à elle, à me laisser porter comme un enfant. Moitié taquine, moitié maternelle, Mariette trouvait plaisir à jouer le jeu. Quand nous fûmes couchés tous deux dans le lit de Mariette, j'eus un sursaut d'énergie, entreprenant de faire les gestes de l'amour, mais ce n'était guère convainquant.

– Ça se pourrait-il que tu aurais plutôt envie de dormir ? s'enquit Mariette, qui savait d'ailleurs la réponse.

– Ouain, peut-être que tu as raison. Je me serrai contre le corps moelleux de ma vieille amie et je m'endormis en ne pensant plus à rien. Je ne me réveillai que tard dans la matinée, tout surpris de me retrouver dans cet autre lit, avec cet autre corps de femme qui dormait encore à mes côtés. Je me sentais bien reposé et en pleine forme.

Je pris le temps d'examiner la femme étendue près de moi. Doucement, pour ne pas la réveiller, je retirai le drap qui la couvrait partiellement. Mariette avait un corps tout en rondeurs, mais sans mollesse. C'était ce qu'on pouvait appeler une fille rebondie. Elle avait un teint pâle de rousse avec plein de grains de beauté partout comme si elle avait été éclaboussée de bistre des pieds à la tête. Pourtant elle n'était pas rousse, elle avait les cheveux bruns, presque noirs ; ce n'était qu'à une certaine lumière qu'on y retrouvait des reflets cuivrés. Mais la toison sous les bras et au pubis étaient du plus beau poil-de-carotte. Secrètement, Mariette en était d'ailleurs très fière et je me souvenais du plaisir qu'on pouvait lui faire en la complimentant sur ces particularités intimes. (La première fois, je n'avais pas pu apprécier la chose à sa juste valeur, car Mariette était la première femme que j'eus déshabillée; je n'avais pas alors de point de comparaison).

Je ne pus m'empêcher d'approcher un index enjoué pour aller toucher l'une après l'autre toutes ces petites taches qui constellaient sa peau. Cela prit un bon moment avant que Mariette ne réagisse, d'abord par un ronflement surprenant qui me fit sursauter, puis en se retournant sur le dos et en bougeant les lèvres comme un nourrisson qui cherche à téter.

Je poursuivis ma tournée systématique des taches de rousseur, d'abord avec un doigt, puis avec plusieurs, enfin à pleines mains. Je savais que Mariette, dont je connaissais les gouts et les plaisirs, faisait maintenant semblant de prolonger son sommeil pour mieux savourer les caresses qu'on lui prodiguait. Je savais aussi qu'elle se tiendrait ainsi, immobile, jusqu'à ce qu'en accumulant les caresses elle atteigne un degré d'excitation qui lui ferait pousser une sorte de petit cri de guerre, et alors ce serait le déchainement ! Alors c'est elle qui m'entreprendrait de ses tendresses un peu brusques, avec des grognements, des bruits de bouche variés et des petits gloussements de plaisir. Elle me surplomberait et me balaierait de ses cheveux, de la pointe de ses seins, de ses cuisses et de son ventre jusqu'à ce qu'elle happe mon sexe pour le prendre en elle goulument.

Je m'étais laissé faire. C'était vivifiant et rassurant. Je n'avais qu'à partir le bal par quelques caresses dont je connaissais la clef et ensuite je pouvais compter sur l'impétuosité de Mariette pour me faire prendre en remorque par son désir à elle : sensations garanties ! Je me demandais comment la Mariette, qui avait une allure malgré tout assez anodine, pouvait devenir ainsi tout à

coup, sous l'effet du désir, plus vraie et plus grande que nature, le temps que durait son élan.

– C'est bon ? vérifia-t-elle, lorsque nous reposâmes à nouveau.

– C'est bien bon !

– Combien de pains dorés pour Monsieur ?

– Quatre s'il vous plaît, Mademoiselle, avec du sirop d'érable.

Après déjeuner, Mariette proposa une ballade en voiture à travers les collines de la région. Un petit soleil aigrelet mettait le feu dans le feuillage des érables et des vinaigriers qui passaient par toutes les teintes de l'orange au cramoisi.

Mariette fit rapport sur les dernières nouvelles de la bande d'amis. J'écoutais un peu distraitement, je regardais distraitement, je conduisais distraitement. Et puis tout à coup : crissement de pneus, embardée, rétablissement de dernière fraction de seconde,… le charriot de foin qui sortait tranquillement d'un chemin transversal fut évité de justesse. Je n'eus que la force de ranger l'auto sur l'accotement pour l'arrêter, le temps de reprendre la maitrise de mes jambes qui tremblaient démesurément.

– Bon Dieu, veux-tu me dire où tu étais? s'inquiétait Mariette dont le cri m'avait réveillé de ma torpeur au moment où on allait foncer sur l'obstacle.

– Je ne sais pas, maudit ! Je sais seulement que j'ai eu peur par exemple ! On l'a évité tout juste, hein ?

Perché sur son tracteur, le cultivateur nous dépassait avec son chargement de foin en nous dévisageant comme des bêtes curieuses.

– Ouais, ouais, mimai-je à travers la vitre, je comprends, mon vieux, excuse-moi !

Mariette me flatta l'épaule et la nuque : Ça ne va vraiment pas trop hein, toi, ces jours-ci? Alors je cédai. Je tombai à plein front sur le sein de ma vieille amie et d'un coup, comme un nuage d'orage qui crève, j'éclatai en gros sanglots morveux et hoquetants. Cela prit un bon moment avant que je ne retrouve l'usage de la parole.

– Tu es bonne toi, Mariette, sanglotai-je, heureusement que tu es là ! Mais je n'avais pas envie de me mettre à tout expliquer, à tout raconter. Qu'y avait-il vraiment à raconter ou à expliquer ?

– Veux-tu, on va marcher un peu ? proposai-je. Et nous avons marché à travers champs jusqu'à la terre à bois qui flamboyait au loin.

– C'est bon de pouvoir juste marcher comme ça avec toi, sans avoir rien à dire. Il me semble que tu me comprends sans paroles.

– C'est parce qu'on n'a pas vraiment besoin l'un de l'autre, on n'a pas besoin de se poser de conditions, médita Mariette.

Un bruissement infernal de feuilles à nos pieds remit en émoi mes nerfs à peine apaisés. Ce n'était qu'une perdrix surprise qui s'était tenue immobile jusqu'à ce qu'on marche presque dessus et qui tentait de s'enfuir à grands coups de plumes. J'en eus un nouvel accès de sanglots, ce qui finit de vider le trop-plein accumulé. Patiente et sans doute heureuse de se sentir bienfaisante, Mariette recevait mes pleurs avec bonté.

Nous avons continué notre promenade, nous avons mangé un hotdog dans un petit restaurant de village, nous avons cueilli les derniers asters de la saison qui brillaient comme des néons violets en bordure de la route. Je fis une timide proposition :

– Tu sais ce que j'aimerais, Mariette? J'aimerais qu'on rentre chez toi et que je te donne un massage. Il me semble que j'aimerais ça, te donner quelque chose de bon, te faire un peu de bien à toi aussi ...

Mariette ne savait pas trop comment réagir. Elle sentait bien confusément que quelque chose n'allait pas tout à fait, mais faute d'indices plus évidents, elle accepta. Nous sommes rentrés chez elle et l'on prépara l'aire de travail sur l'épais tapis du salon, le bol d'huile et la lumière tamisée. Mariette, enveloppée d'une grande serviette de bain vert pomme comme d'un paréo, se sentit un peu gênée, ce qui n'était guère dans ses habitudes, et moi j'étais fébrile.

– Attends un instant, m'excusais-je, je n'y suis pas vraiment. J'ai des bibittes qui se promènent partout dans le corps, ça doit être le contrecoup de notre presque-accident de ce matin. Veux-tu, on va faire un peu de méditation pour relaxer, avant ?

Et nous nous installâmes face à face, en lotus, les paumes tournées vers le ciel pour recevoir d'en haut quelque mystérieux flux de sérénité et d'harmonie. Mariette faisait de son mieux, mais elle ne pouvait s'empêcher de pouffer d'un petit rire nerveux. Comme par hasard, ça

venait tout déranger chaque fois que j'allais bientôt arriver à maitriser mes tremblements.

– Ah ben non, ça ne marche pas ! m'impatientais-je. T'es pas sérieuse pour deux sous! (J'avais beau essayer d'être gentiment taquin, je sentais bien que ma voix trahissait mon irritation.)

C'est Mariette qui nous força à sortir de l'impasse à la fin :

– Tu sais ce qu'on va faire? On va se faire un bon petit gueuleton et puis après ... Tu peux dormir ici, si tu veux, mais dans mon divan de salon, et demain matin tu t'en iras chez toi tranquillement et tu reviendras une autre fois : moi, je ne peux pas te donner plus que ça. Tu reviendras et tu trouveras encore ma porte ouverte.

Il y eut un silence ... puis ma réponse :

– Peut-être que tu as raison. C'est dommage. Peut-être que je ne veux tout simplement pas accepter qu'il y ait une limite à toute chose ... (Mais je ne savais pas trop moi-même pourquoi c'étaient ces mots-là qui sortaient de ma bouche et, en même temps, j'éprouvai comme une sourde révolte au fond de moi.)

Le lendemain midi j'étais de retour chez moi. J'avais, à la vérité, envie de cette solitude qui me pesait pourtant. J'avais évité de profiter de ma présence dans la région de mon *alma mater* pour relancer les autres amis de la bande. Sans trop comprendre, je dus reconnaitre que Mariette avait été sage, même si elle-même ne comprenait peut-être pas non plus exactement pourquoi elle avait agi comme elle l'avait fait.

Je ne savais pas trop que faire de mon temps et je m'aperçus tout à coup que je m'étais mis à ranger le désordre de mon appartement et que j'allais bientôt me lancer dans un grand ménage sans même en avoir pris conscience.

– Holà ! me dis-je, pas d'excès de zèle. C'est encore dimanche aujourd'hui, après tout.

Je tentai de lire un peu mais je ne pus me concentrer. Je décidai d'aller plutôt flâner sur le Mont Royal, profitant de la belle journée d'automne. Je m'amusai un moment à observer la foule bigarrée des promeneurs : de grands types slaves superbement moustachus. De petits Indochinois qui avaient toujours l'air d'avoir vingt ans ou alors qui devenaient subitement très-très vieux. Des familles juives tirées à quatre épingles, toutes jambes

féminines soigneusement emballées de collants blancs. Des Haïtiens souriants. Quelle Société des Nations sur le trottoir qui contourne cet étang artificiel pompeusement baptisé le *Lac des Castors* ! Peu ou pas de Québécois cependant : ceux-là sont à leur campagne ou devant leur téléviseur ? Je me sentais bien extérieur à toute cette animation colorée et détendue autour de moi. J'étais comme un touriste égaré dans mon propre pays, comme un touriste un de ces jours où on se sent à l'autre bout du monde et où l'on s'ennuie de son pays natal.

Je regardais surtout les femmes, qui toutes me parurent belles mais lointaines et indifférentes. Ou du moins indifférentes à mon égard. Plusieurs avaient de chaleureux sourires qui ne m'étaient pas destinés. Par-ci, par-là, il y en avait qui tenaient amoureusement la main ou la taille de quelque étranger.

Je savais que je faisais tout ce qu'il fallait pour cultiver ma propre morosité et que, si je demeurais exclu, j'en étais le seul responsable. Mais quelque chose en moi se butait contre ce rappel au bon sens : on verra ça plus tard !

L'image de mon ami Robert s'imposa à ma conscience. *"Chaque chose que tu caches est une pierre pour le mur de ta prison".* Ces paroles me résonnaient encore aux oreilles.

Mon irritation crût à la mesure de ma mauvaise conscience. Merde. Qu'on me fiche la paix à la fin. Qu'elles aillent toutes se faire foutre. Et je regardai d'un air malin la première jolie femme qui me tomba sous les yeux, la forçant à fléchir le regard en rougissant. Tiens toi !

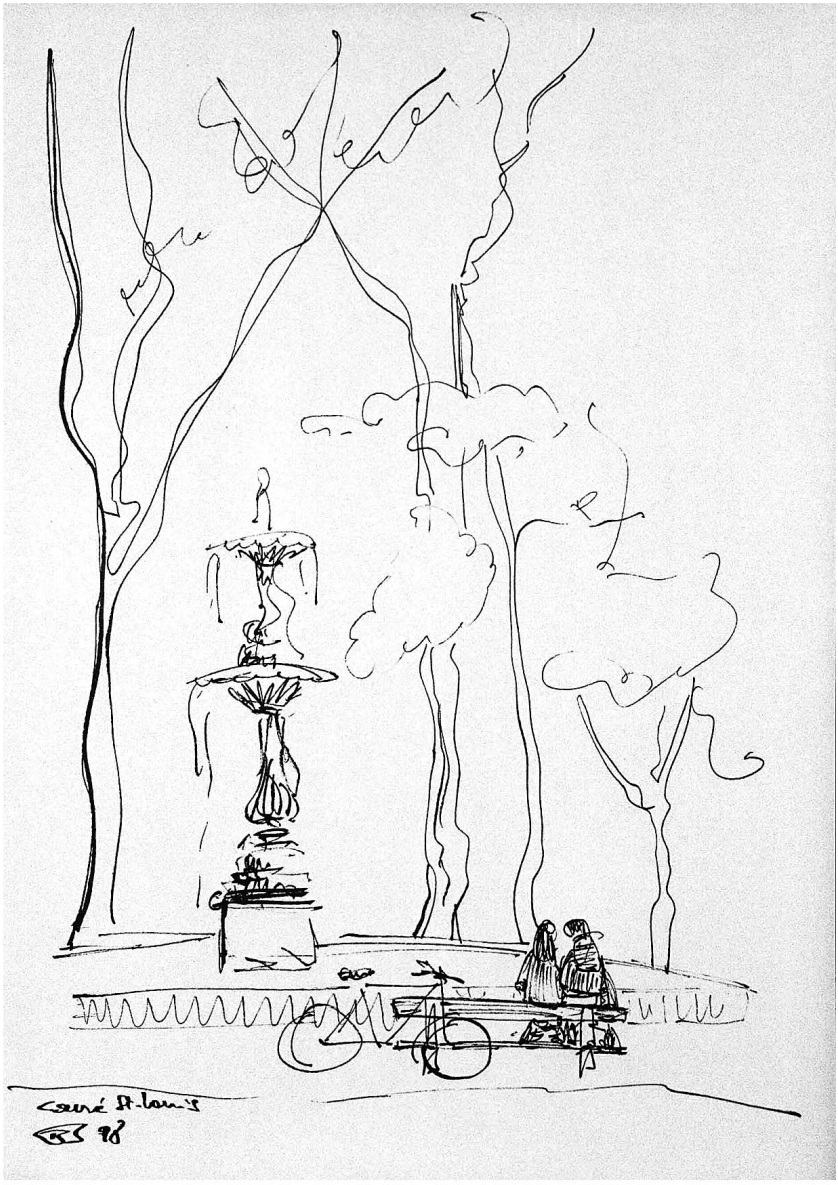
Je bifurquai vers un petit sentier qui s'enfonçait dans les fourrés, tournant le dos à la foule des promeneurs. Je tombai évidemment sur un couple d'amoureux passablement débraillés qui avaient, eux aussi, fui la foule, mais pour des motifs différents. Je fis mine de ne rien avoir vu et passai mon chemin. Je savais bien que je les enviais et pourtant, je n'avais qu'un geste à faire, qu'un coup de téléphone à donner pour que tu m'accueilles à bras ouverts. Ça aussi, je le savais.

Bon, temporisai-je, on s'en occupera tout à l'heure. Je t'appellerai et je te proposerai qu'on aille souper ensemble un de ces soirs, et puis je te raconterai tout. Y a pas de quoi en faire tout un plat après tout ? C'était bien entendu entre nous que chacun gardait toute sa liberté ? Ou bien alors ce n'était peut-être pas si clair que ça ? De toutes façons, ce n'est pas en faisant l'autruche que les choses seront plus claires. Et puis y a pas le feu. On verra bien quand je serai un peu retombé sur mes pattes. Je me

sentis plus calme déjà, du coup, et mon aigreur se mua en une sorte de nostalgie, une sorte de repentir apaisant.

Un vol d'oies sauvages passa très haut dans le ciel ; on entendait distinctement la lointaine cacophonie de leurs cris de ralliement.

– Tiens, me suis-je dit, elles sont en avance, cette année. L'hiver sera précoce.



Amours naissantes au carré Saint-Louis (encre)

IX.

A vrai dire, je me sentais un peu guindé lorsque je te rencontrai, ce soir-là, au carré Saint-Louis où nous nous étions donné rendez-vous. Je fis de mon mieux pour avoir l'air naturel et tu ne manifestas aucun signe d'inquiétude ou d'étonnement. On alla choisir une bouteille à l'épicerie du coin et l'on s'attabla dans l'un des nombreux petits restaurants grecs qui avaient poussé comme des champignons dans ce quartier.

Ce n'est que lorsque les côtelettes d'agneau furent sur la table que j'entrepris de déballer mon sac : Tu sais, Caro, j'ai quelque chose à te dire. En fin de semaine passée, si je n'étais pas avec toi, c'est parce que... j'étais avec quelqu'un d'autre... etc.

Tu écoutais, presque sans réagir, apparemment impassible. Tu ne savais pas quoi répondre.

– Je ne sais pas quoi te répondre... Peut-être qu'il n'y a rien à répondre. Au fond, tu ne me dois rien, tu n'es même pas obligé de m'en parler...

Puis tu parlas d'autre chose, des rideaux que tu avais achetés pour ta cuisine, d'un film que tu étais allée voir avec une copine. J'étais presque soulagé que tu le prennes aussi simplement. Je te trouvai seulement un peu moins bavarde, un peu plus tranquille que d'habitude.

Après le repas, on s'est promenés un peu sur la rue Saint-Denis puis je t'ai reconduite jusque chez toi. Tu ne m'as pas invité à entrer, car tu étais fatiguée et demain était un jour d'école, tu te lèverais tôt. Tout semblait normal, rangé, sans problèmes. Et pourtant je n'étais pas rassuré.

Le lendemain soir tu m'as appelé :

– Écoute moi. Ne me pose pas de questions s'il te plaît, écoute moi seulement. (Il y avait tellement de détresse contenue dans ta voix que je ne pouvais qu'obtempérer.) J'ai besoin de temps pour me ramasser. Je voudrais qu'on passe quelques jours sans se voir. Je ne sais pas trop où j'en suis. Je te demande de me laisser le temps, de ne pas m'appeler. C'est moi qui t'appellerai. S'il te plaît ...

– Caro ...

– Je te rappellerai, je ne sais pas encore quand exactement. Je te rappellerai.

– C'est comme tu veux... Et moi, je ne peux pas t'appeler ? Est-ce que je pourrais t'écrire alors ?

– Tu peux faire comme tu veux. Tu peux bien faire ce que tu veux, au fond... Au revoir, Benoit.

– Au revoir, Caro. Appelle-moi bientôt, s'il te plaît, j'attendrai ton appel... Il y eut un moment d'hésitation, puis j'entendis la ligne qui se fermait à l'autre bout.

J'étais resté planté là, le combiné à la main, quand tout à coup le bulletin de nouvelles à la radio me fit réaliser quelle heure il était et que je serais en retard pour mon cours ce soir. Je ramassai mes affaires à la hâte et filai à toute allure vers l'école où m'attendaient mes étudiants adultes.

– Eh Monsieur, on allait s'en aller, on pensait que vous ne viendriez pas ce soir !

Je donnai mon cours par automatisme : c'était une matière que je possédais sur le bout des doigts. La journée suivante aussi se passa sans histoires, comme si de rien n'était. Puis vint la fin de semaine. J'en profitai cette fois pour faire un grand ménage chez moi, pour laver mon auto,

pour goudronner mes skis puisque l'hiver s'annonçait. Je trouvai même le temps d'assembler une petite bibliothèque que j'avais achetée en pièces détachées au printemps et qui trainait encore dans son carton. Je ne me souvenais pas d'avoir abattu autant d'ouvrage en un weekend et j'en éprouvai une certaine satisfaction. Le dimanche soir, j'avais espéré pouvoir m'inviter chez Pierre et Isabelle mais ça ne répondait pas chez eux, ils étaient sans doute partis à la campagne. Tant pis ! Comme je n'avais pas envie de me faire à souper, je fis venir une pizza qui arriva une heure et demie plus tard, complètement froide et ramollie (Excusez Monsieur, une confusion dans les commandes téléphoniques). Réchauffée au four, elle était un peu mieux, mais l'appétit était passé maintenant. A la télévision il y avait le choix entre le super-spectacle-de-variétés habituel et le super-navet-pour-cinéphiles-inconditionnels-seulement : autant écouter la radio ! Mais après un beau concerto, dont je ne pus entendre que la fin du troisième mouvement, voilà que la suite du programme sombra dans le *bel canto* le plus outrancier. Que voulez-vous, c'est ça la vie de célibataire : il y a de ces soirées comme ça ! Étant au bout de mes projets et de mes désirs, je fermai donc télé, radio et lumières et je m'installai confortablement dans la pénombre.

Pendant un bon moment, il ne se passa absolument rien. Je ne pensais à rien, je ne ressentais rien, je n'imaginais rien. Ce n'était ni agréable, ni désagréable; c'était rien. Puis mon cerveau se remit en marche, mais comme avec une certaine distance. Je me surpris d'être aussi vide, aussi inerte. Pourtant, il s'était passé quelque chose, il était en train de se passer quelque chose de grave. Il était en train de se passer que tu étais blessée par ma faute et que tu étais partie te cacher pour panser tes plaies. Et puis que je ne savais même pas si je te reverrais jamais. Alors tout à coup je fus inondé d'une grande tristesse. Mais je ne pleurai pas puisque il n'y avait personne auprès de qui pleurer. Je restai seulement assis là, dans l'obscurité, avec cette grande poche d'eau au milieu de moi-même qui ne voulait pas crever.

Ce n'est que tard dans la soirée que je réussis à vaincre l'inertie pour m'installer à ma table de travail et à écrire :

Tu me manques beaucoup.

Je voudrais ne jamais t'avoir fait de la peine.

Appelle moi bientôt, dès que tu le pourras.

Appelle moi pour me dire que tu veux me revoir encore.

Je mis le billet sous enveloppe et l'adressai. Puis je sortis le déposer dans la boite postale la plus proche. Je savais bien pourtant qu'il n'y aurait pas de levée avant le lendemain dans la matinée.

Lundi, mardi, mercredi, jeudi : pas de nouvelles. Je n'osais pas appeler : tu m'avait tellement imploré de ne pas le faire. Je ne pouvais qu'attendre. Attendre et essayer d'imaginer ce qui se passait chez toi.

Je repensais à Médée. La terrifiante colère de Médée, à la mesure de son désir et de son désespoir. Je me souvenais de ma propre frayeur quand tu avais raconté ta version de la légende, mais aussi de l'inquiétude que j'avais vue alors dans tes yeux. Oui, je croyais maintenant que tu pouvais être assez forte pour être inquiétante, que tu pouvais faire des bêtises d'autant plus imprévisibles que ta colère restait si bien cachée. Mais tu avais demandé de ne pas t'appeler et je voulais respecter cette demande.

Les bons moments que nous avions passés ensemble me revenaient à la mémoire dès que j'avais l'esprit inoccupé et je m'arrangeais pour l'avoir le plus souvent possible.

Je pensais à mon amie Claudine qui m'avait recommandé cet été de prendre bien soin de toi pour ne pas te faire souffrir. Ouais. Mais je ne voulais pas me mettre à te ménager par pitié ou par sentiment de culpabilité. Je songeai comment la Médée en toi serait la première insultée si on lui témoignait de tels sentiments. *("Pauvres petites, pauvres petites ! ... Un de ces jours on va arrêter de se prendre pour de pauvres petites et ce jour-là, Monsieur, tu vas voir que le mouvement des femmes va faire un bond en avant ! "* – Tu avais dit ça en écoutant cet interview d'une supposée féministe qui avait tenté de démontrer encore comment les femmes étaient les victimes impuissantes de la conspiration misogyne des mâles. Ce souvenir me fit sourire.)

Je cherchais à comprendre. Bien sûr, tu avais été blessée. Quelle femme ne le serait pas ? N'importe qui ne le serait-il pas ? C'est bien beau, les théories sur l'amour libre et tout et tout, mais quand on en vient au fait !... Je songeai à cette étude que j'avais lue sur les mœurs des oies sauvages : lorsque les oies sont adultes, elles se trouvent un partenaire du sexe opposé et forment, à l'issue d'un rituel de séduction élaboré, un lien de couple qui durera jusqu'à la mort. De saison en saison, en dépit des incertitudes des grandes migrations, elles se retrouvent

pour construire leur nid et assurer leur progéniture. Si par malheur l'une des deux meurt ou disparait, le conjoint abandonné passe par une période de dépression, puis il ou elle se lance dans une vie de débauche, cherchant à s'accoupler avec n'importe qui, mâle ou femelle, menaçant les couples légitimes, etc. Le survivant est désormais un individu désadapté, qui ne peut plus retrouver sa place normale dans la société de ses congénères. L'auteur de l'article avait avancé l'hypothèse que le genre *Homo* avait peut-être, dans les profondeurs de sa nature biologique, un semblable besoin de fidélité et que c'était bien le même désarroi qui s'emparait de l'humain lorsqu'il perdait ce lien privilégié. Je songeai combien les hommes avaient essayé, avec des succès pour le moins inégaux, de s'arracher à ce besoin de s'attacher, et ce depuis des millénaires. Peut-être l'humain, à la différence de l'oie, pouvait-il recommencer plusieurs fois à renouer un lien exclusif, en vertu de ce principe qui veut que la plasticité des comportements croît avec l'évolution des espèces, mais alors il pourrait aussi revivre à répétition le désastre de la rupture.

Toutes ces élucubrations m'avaient distrait un instant, mais je n'y trouvai que matière à un sourire amer lorsque je revins à mon interrogation première.

Je songeai encore comment tu avais toujours été à la recherche d'intensité. Il y avait d'ailleurs un contraste frappant entre l'apparence tranquille, presque immobile, qui se dégageait de toi au premier contact, et le feu dévorant qu'on pouvait découvrir en toi lorsque tu permettais de pénétrer cette première apparence. Cela me rappela la fascination étrange que tu avais exercée sur moi dès le moment où je t'avais aperçue, lors de ce weekend chez Cybèle. Il fallait bien reconnaitre nous n'avions pas pu maintenir toute l'intensité que nous avions connue durant la période où notre relation avait été une constante exploration d'horizons nouveaux. Au fond, ni toi ni moi n'acceptions que notre amour puisse être en train de devenir quelque chose *d'ordinaire.* N'était-ce pas pour cette raison que j'avais moi-même éprouvé le besoin de prendre mes distances, lorsque j'avais senti poindre la routine, déclenchant ainsi toute la débâcle dans laquelle nous nous trouvions maintenant emportés ? N'était-ce pas ce qui avait instillé en nous l'insidieuse insatisfaction qui avait préparé cette crise? Mais n'était-ce pas par peur d'une intensité plus grande, d'un engagement plus total que nous avions laissé aller les choses vers cet état de vague indétermination qui allait déboucher sur une chose pire que la solitude : *l'ennui ?*

Peut-être que toute cette séquence d'infidélité, de jalousie et de colère n'avait servi qu'à faire crever l'abcès d'un empoisonnement qui se préparait sous la peau et qui était fait d'un mélange de peur, d'immobilisme, de stagnation, de refus. Mais alors, qu'aurait-il fallu faire ? Que pouvait-on faire maintenant ? Comment alimente-t-on le feu lorsqu'il risque de s'éteindre ? Faut-il souffler sur les cendres pour réveiller une flamme qui risque alors de consumer plus vite ce qui reste de braises ? L'amour n'est-il que ce don capricieux des dieux qui le retirent comme ils l'ont donné, sans raisons ? Faut-il donc toujours payer, de sa peine et de son ennui, dans l'exacte proportion de l'exaltation et de la plénitude qu'on aura connues ? Faut-il se résoudre à ce que toute chose ait une fin et à voir stoïquement mourir ce jaillissement qui avait éclairé si brillamment quelques semaines de notre vie ?

Je chassai loin de moi cette conclusion trop désabusée. Tu avais été blessée, c'était bien compréhensible. J'avais joué à la roulette russe avec notre amour, le coup était parti et j'attendais maintenant pour voir s'il avait été mortel. On ne pouvait pas savoir. Je ne pouvais qu'attendre que vienne un signe de toi.

Le vendredi soir, au retour du travail, je trouvai dans ma boite aux lettres une enveloppe que j'ouvris, le cœur battant:

Et le rossignol s'est remis à chanter :
Chante, rossignol, chante,
toi qui as le cœur gai.
Tu as le cœur à rire,
je ne l'ai plus à pleurer.
Revenons dans les mêmes amitiés,
je m'y sens si bien.
Je ne veux pas perdre ma place
au creux de tes bras.

Moins d'une heure plus tard, j'étais chez toi et tu m'ouvrais la porte en souriant. Un moment, nous nous trouvâmes face à face, le cœur serré; il y avait comme une gêne. Il fallait faire attention de ne rien effaroucher. J'ai tendu la main pour frôler ta joue, tu me regardais toujours avec ce sourire un peu fragile. D'une légère flexion de la tête tu as cueilli la caresse. Puis nous nous approchâmes doucement, jusqu'à nous coller étroitement l'un contre l'autre. Dans nos étreintes, il y aurait dorénavant cette incertitude, cette conscience de la précarité du lien qui nous unissait. Désormais, il faudrait faire attention.

Nous sommes restés ainsi doucement appuyés l'un contre l'autre, à sentir la vie qui palpitait, presque

imperceptible dans cet effleurement, jusqu'à ce que le besoin nous revienne de dire quelques paroles anodines :

– Comment ça va, ma douce ?

– Ca va bien maintenant.

– Je suis tellement content de te sentir là, près de moi. Tu sais que je me suis ennuyé de toi beaucoup ? J'étais tellement inquiet.

– Moi aussi, tu sais. Mais c'est fini maintenant. Viens, serre-moi fort.

Ce fut un weekend de convalescence, tout en douceurs et en tons pastel. Le temps s'écoulait lentement, les promenades étaient flâneuses. Les caresses étaient tendres et les baisers légers. Nous ne fîmes pas grand-chose sinon nous toucher à peine, du bout des doigts, du bout des mots.

Ce fut un petit soleil d'hiver qui se leva, ce dimanche matin-là, pour effacer le premier givre de la saison. La lumière qui filtrait à travers le rideau de dentelle était fragile comme le cristal. Tu dormais, recroquevillée, emmitouflée dans la couverture; seulement le bout du nez et une touffe

de cheveux ébouriffés dépassaient. Tu étais attendrissante, tu avais l'air d'une petite fille qui a trouvé enfin le sommeil après une journée trop ardue pour son âge. Je flattai doucement l'arc de ton échine recourbée, à travers l'épaisse couverture de laine, tout doucement car je ne voulais pas te réveiller : je ne voulais communiquer ma tendresse qu'à cette sensibilité qui demeure, en dessous de la surface inconsciente, au creux du sommeil le plus profond. Puis ma main s'immobilisa sur ton épaule et j'attendis ainsi, heureux de sentir ta respiration lente et légère.

Ce n'est que beaucoup plus tard que tu t'es réveillée, sans ouvrir les yeux. Ton visage s'illumina d'un sourire et ta main s'avança pour se poser sur ma hanche. Ton corps recroquevillé sous la couverture se détendit petit à petit et finit par s'allonger complètement, offrant la poitrine et le ventre à de longues caresses. Reconnaissant à travers la laine le frémissement familier de ton corps, j'éprouvai cette joie qui monte dans la poitrine comme une immense bulle irisée. Je me glissai sous la couverture et je m'étendis de tout mon long sur ton corps tiède et relâché qui laissa échapper un grand soupir de bienêtre. Tu rabattis mollement tes bras autour de mon corps qui vibrait et ondulait sur le tien, comme les ondes à la surface de l'eau

épousent d'autres ondes qui courent à leur rencontre. Et les vagues de surface devenaient lames de fond qui nous emportèrent, cette fois encore, dans ce lieu où les corps se dissolvent dans le grand courant de la vie.

C'est à l'issue de ce weekend de retrouvailles que j'écrivis:

Que te dirai-je de mon amie de corps ?

Qu'elle est douce et forte comme le pain
fraiche et capiteuse comme le vin nouveau
hésitante et tenace comme l'eau.

Qu'elle a la peau de satin tendue
et que de ses mains qui me touchent
(jusqu'à la moelle)
jaillit une gerbe d'étincelles multicolores.
Que son dos est un paysage
où je me promène inlassablement.
Que ses épaules se courbent et se creusent
tendant leurs bras qui m'aspirent.
Que ses seins s'étendent, paresseux,
sur sa poitrine qui respire avec attention.
Que dirai-je de sa bouche goulue
qui pourtant me taquine en prenant tout son temps ?

Que te dirai-je encore ?

Que mes mains délicatement la dessinent,
la modèlent dans une pâte de marbre fin :
visage, épaules, buste,
hanches déhanchées et ventre lisse,
jambes longues et cuisses qui se tendent
lorsque monte son désir, appelant le mien.
Que te dirai-je de la fleur mystérieuse
qui s'épanouit dans ses noirs herbages ?
Que j'irai me perdre au creux d'elle
et que j'y resterai longtemps, longtemps.

Voilà ce que je te dirai
quand je te parlerai de mon amie de corps.



Féline (lavis)

X.

C'était un Noël blanc. La neige tombait à gros flocons lents, comme sur les images d'un livre de contes, en dessinant de larges halos autour des lampadaires. Les rues de la ville commençaient à peine à s'animer de cette circulation qui, tantôt, encombrerait Montréal comme en plein jour lorsque chacun se mettrait en branle pour rejoindre les grands-parents ou la belle-sœur qui organisait le réveillon de Noël cette année-là.

Je fermai la radio de l'auto. Je m'étais amusé un moment à faire l'étude comparée des diverses versions de *Jingle Bells* et de *Little drummer boy* en passant d'une station émettrice à l'autre. Maintenant, il ne restait plus que ce duveteux silence lorsque la neige fraiche absorbe le moindre bruit. Je souris en pensant à la nuit de Noël que j'avais prévue avec toi. Tu avais émis le vœu d'aller à la messe de minuit. Sur le coup, je ne croyais pas que c'était

sérieux. Ni toi, ni moi n'avions mis les pieds dans une église depuis des années, exception faite des visites touristiques, de quelques concerts et d'un ou deux enterrements. Je n'avais d'ailleurs pas cherché à comprendre, j'avais trouvé l'idée séduisante (pourquoi pas ?). C'était entendu qu'on irait à la cathédrale (Tant qu'à faire les choses, faisons-les bien !) et qu'on reviendrait ensuite réveillonner chez toi.

Passant te prendre, je laissai chez toi les deux douzaines d'huitres qui devaient constituer la base de notre réveillon de cette nuit. On avait fixé ce choix tant par gout que, avions-nous dit avec un clin d'œil, pour ses vertus aphrodisiaques. Il y avait encore la bouteille de Chablis, le bouquet de roses protégé du gel par plusieurs épaisseurs de papier journal et deux paquets avec les cadeaux de Noël que je te destinais.

Heureusement, nous avions pris la précaution de nous rendre à la cathédrale près d'une heure d'avance, car dès onze heures et demie la nef était pleine à craquer et les nouveaux arrivants commençaient à s'entasser debout à l'arrière. Le chœur présenta le concert traditionnel de cantiques de Noël pour combler le vide de l'attente.

– Tous ensemble, réjouissons-nous, proclamait, de sa voix forte, l'officiant en grande tenue d'apparat : dans le

monde, un enfant nous est né: Dieu notre sauveur ! Aujourd'hui la paix véritable vient du ciel sur notre terre !

Comment résister à la magie de Noël sans devenir un tout petit peu cynique ? La paix, l'amour, la bonne nouvelle, n'est-ce pas ce que nous attendons encore et toujours, et que nous attendrons pour les siècles des siècles ? Quand cette histoire-ci sera oubliée parce qu'on l'aura trop galvaudée, on en inventera bien une autre, puis une autre encore, s'il est donné à l'humanité de survivre jusque là. Et pourtant, j'avais quelque chose de triste, quelque chose de sec aussi dans le cœur : je ne pouvais plus m'y laisser prendre, ce n'eût été qu'un jeu que je me serais joué à moi-même. A mes côtés, tu semblais absorbée dans de lointaines rêveries. Je te pris le bras et le serrai un peu : au moins, ça c'est du vrai, on peut toucher ! Tu m'as souri puis tu as repris ta rêverie, les yeux fixés sur un point lointain là-bas, au-delà du chœur. On entama le *Minuit Chrétiens* et je me payai le plaisir de chanter le refrain grandiose et ridicule avec la foule, pour entendre résonner ma voix à plein registre dans cette mer sonore.

Nous étions silencieux tous les deux, dans l'auto qui nous ramenait chez toi. A l'arrêt devant l'appartement, je ne trouvai à dire que :

– Embrasse moi ...

On mit du Haendel sur le plateau du tourne-disque et on déballa les cadeaux. Tout à l'heure on mangerait les huitres et puis, comme dessert, les babas au rhum qui avaient, eux aussi, valeur symbolique autant que nutritive.

On ne s'était fait que des cadeaux intéressés. J'attaquai d'abord une boite plutôt grosse, toute enrubannée, qui livra une lampe de chevet à intensité réglable, avec ce mot :

> *Pour assurer l'éclairage d'ambiance lorsque je viendrai coucher chez toi.*

Toi tu découvris une reproduction encadrée de grand style romantique, qui représentait Jason et Médée, debout et enlacés sur la proue de l'Argo, fuyant la Colchide en route pour la Grèce. Au mât du bateau, la Toison d'or brillait de tous ses feux. Dieu sait par quel hasard j'avais découvert, chez un brocanteur, cet improbable chef d'œuvre du Kitch.

Dans une boite plus petite mais très lourde, je trouvai un bol de grès à large base, façonné à la manière de deux mains stylisées formant une coupe comme lorsqu'on puise

de l'eau à même une source, ou comme un geste d'offrande.

– C'est un bol pour mettre l'huile à massage, précisas-tu. (Il est vrai que, peu cérémonieux, je m'étais contenté jusque là d'un bol à soupe pour cet usage). Sur la carte qui accompagnait le cadeau, on lisait :

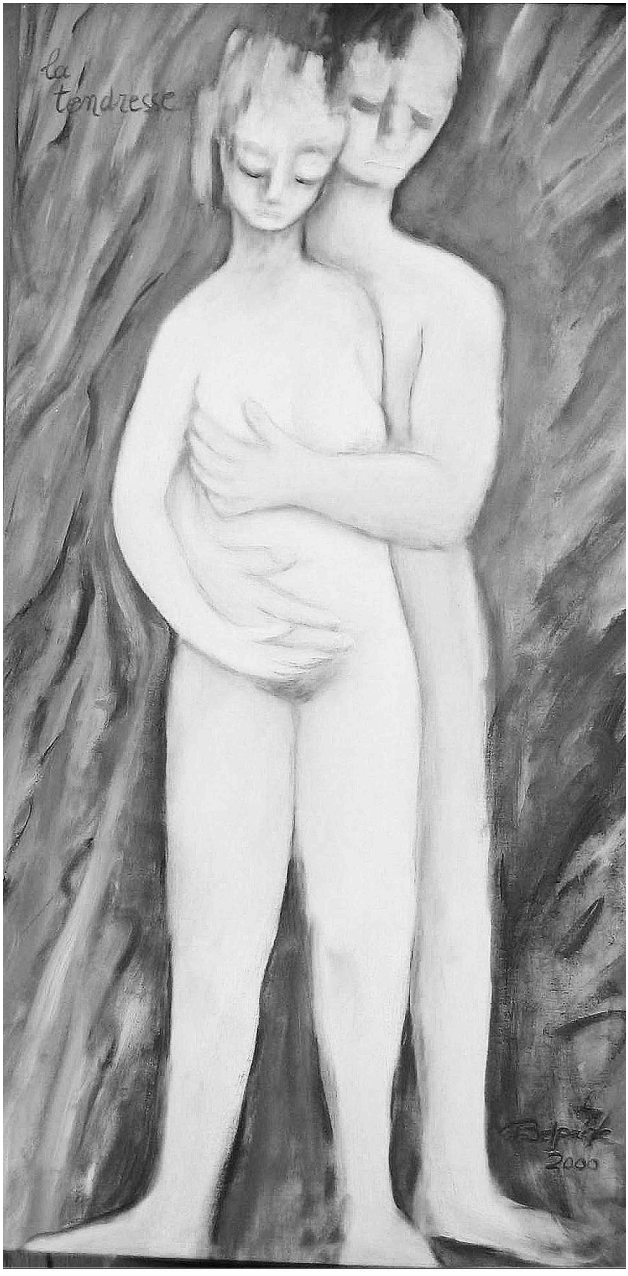
Laisse-moi encore te toucher de mes mains,
laisse-moi te toucher le corps et le cœur.

Le dernier paquet, qui t'était destiné, contenait un pendentif de céramique en forme de cœur. Par un orifice aménagé à l'endos, j'y avais introduit de la lavande séchée dont le parfum se répandait à travers une multitude de petits trous. Sur une carte, ces quelques mots sans recherche :

Je peux bien te le dire maintenant, que je t'aime : après tout, peut-être ces mots-là ne sont-ils pas si lourds ?

Après les huitres, le Chablis et le baba au rhum, nous nous étions déshabillés à la hâte pour nous réfugier en frissonnant dans le grand lit. Nous n'avions pas éprouvé le besoin de faire l'amour : il n'était pas nécessaire de faire quoi que ce soit. Seulement se serrer l'un contre l'autre,

étroitement imbriqués, pour garder notre mutuelle chaleur à l'abri, au milieu de l'hiver qui, dehors, s'étendait à l'infini, et pour tenter de retenir ces quelques instants qui sont, ma foi, tout ce qu'on peut connaitre d'éternité.



La tendresse (acrylique sur toile)

XI.

C'est bien par hasard que nous avions déniché cette petite auberge perdue au fin fond de la campagne : cachée au bout d'un chemin de rang, connue seulement des quelques habitués qui y passent des weekends ou une semaine de vacances en famille lorsque la place n'est pas occupée par un groupe de rencontre ou par une session d'initiation à quelque obscure pratique ésotérique. En semaine, en plein mois de février, il n'y avait personne : un vrai refuge d'amoureux. Nous avions décidé de profiter de notre congé d'hiver pour nous y payer quelques jours d'intimité. Le programme en serait réduit à l'essentiel : se promener dans la neige, se laisser gâter par la bonne cuisine simple de la patronne et puis s'aimer à volonté.

L'auberge était installée dans ce qui fut jadis la luxueuse maison de campagne d'un architecte renommé : salon immense à toit cathédrale, avec un foyer assez grand

pour y rôtir un méchoui (il parait que ça s'était déjà fait), nombreuses chambres à coucher, salle à manger garnie d'une ancienne table de couvent où l'on pouvait assoir une bonne quinzaine de convives et, luxe suprême, une piscine intérieure chauffée, toute entourée de grandes vitres, avec vue de plein pied sur les pins enneigés.

Nous étions arrivés le lundi dans la matinée, alors que les dernières traces des clients de la veille s'étaient estompées. La neige compactée crissait sous la morsure des pneus lorsque nous pénétrâmes dans l'allée bordée de sapins qui menait à l'auberge. Armande, la patronne, nous accueillit à la porte et nous aida à entrer les bagages. Le thermomètre accroché sous le porche marquait dix-sept sous zéro mais le soleil, l'air sec et l'absence de vent rendaient la température très agréable. Dans la maison régnait une bonne chaleur accueillante et le soleil rentrait à flots par les nombreuses parois vitrées. Armande nous montra notre chambre, qui était grande et claire, toute lambrissée de planches de pin naturel. Au milieu, sur une sorte d'estrade, trônait un grand lit couvert d'une courtepointe aux couleurs vives. Dans un coin, un foyer de style scandinave et une réserve de buchettes attendaient la flambée. Un tapis tressé et quelques coussins invitaient à s'assoir tout près, à terre, pour se laisser hypnotiser par les

flammes. Un fauteuil, un pupitre avec une chaise droite, une penderie et une petite salle de toilette cachée derrière un rideau complétaient l'équipement. Ici encore, une large porte vitrée, qui donnait plein sud sur un balcon couvert de neige, laissait entrer à flots la lumière acide du soleil d'hiver.

Tu décrétas que le plus urgent, pour profiter de la situation et pour bien commencer nos vacances, était de prendre un bain de soleil. En moins de deux tu fus déshabillée et tu t'étendis sur le tapis, au beau milieu de cette tache de soleil qui illuminait ta peau blanche comme par fluorescence. Je me hâtai de te suivre et je me couchai à ton côté, à distance de bras pour mieux te voir : tu étais rayonnante de béatitude, les yeux fermés, les lèvres entrouvertes, couchée sur le dos avec les bras étendus de chaque côté, les paumes offertes, les jambes allongées vers cette immensité de neige aveuglante qui s'étendait dehors. Une lumière sans ombres te frappait de face, t'exposant dans toute ton éblouissante nudité. Je ne pus m'empêcher de toucher, du plat de la main, ce ventre chaud, ces seins et ces cuisses fraiches. Comme j'hésitais à troubler davantage ton repos magnifique, tu me saisis la main et, sans quitter ton air de dormir toujours, tu t'en flattas lentement la poitrine et le ventre. Nos mains

s'arrêtèrent sur la toison brillante du bas-ventre et la caressèrent doucement. D'abord immobile, tu fus progressivement agitée d'une respiration qui allait s'accélérant. Il y eut un spasme, de petits geignements venus d'on ne sait quelle région lointaine, et tu te laissas rouler sur le côté, pour te pelotonner contre moi qui t'entourai de mes deux bras. Nous avons somnolé ainsi un bon moment, ayant perdu toute notion du temps, dans cette oasis de chaleur et de lumière perdue au beau milieu de l'hiver.

Ce n'est que vers le milieu de l'après-midi que la faim nous chassa de notre repaire. Armande rouspéta un peu pour la forme : c'était bien parce qu'elle n'avait pas d'autres pensionnaires qu'elle ferait une exception à la règle pour nous donner à manger en dehors des heures prévues. Mais au fond, elle était complice, bien sûr. Elle nous servit une bonne soupe chaude et un riche gâteau aux noix et aux carottes. Pas de plat principal, vu l'heure tardive, pour ne pas gâter notre appétit pour le souper, prétendit-elle, maternelle. Elle accepta de partager un verre de vin avec nous et l'on bavarda un peu du temps qu'il faisait et du traintrain de l'auberge, puis elle s'éclipsa, discrète comme toujours.

Après le repas, nous avons profité de ce qui restait de la clarté du jour pour faire un tour en raquettes dans l'épaisse neige poudreuse alentour de l'auberge. Le froid était mordant maintenant et, malgré les vêtements chauds, il fallait s'activer pour garder sa chaleur. Il s'ensuivit des batailles à grandes brassées de neige, des roulades effrénées sur la pente raide qui descendait vers le ruisseau gelé, des courses à bout de souffle dans le sentier du petit bois. Tu dessinais des "anges" en te laissant choir sur le dos dans la neige vierge et en battant des bras pour former les "ailes", Mais moi je gâchais tout en tombant à bras raccourcis sur l'artiste en plein travail de création angélique. Ma préférence allait manifestement aux anges de chair rosie par le froid et aux cheveux fous étoilés de cristaux scintillants plutôt qu'aux glaciales impressions en creux dans la neige gelée.

Au retour de la promenade, il nous restait une bonne heure avant le repas. Tu me proposas un massage. On fit du feu dans le petit foyer de fonte, on mit l'huile à tiédir et on avertit Armande qu'on serait sans doute en retard pour souper. L'obscurité qui tombait dehors envahissait la pièce, enfermant comme dans un cocon la chaude luminosité du feu qui rejoignait à peine le contour du tapis. Je m'y allongeai et je me laissai couler dans le flot de sensations

qui jaillissaient de tes mains, semblables et toujours nouvelles comme les reflets rougeoyants de la flamme. Pendant un moment, alors que tu me travaillais le dos, je sentis surgir en moi un désir intense qui dressait mes moindres fibres de la plante des pieds à la racine des cheveux. Puis le calme se réinstalla et me débanda les muscles et les nerfs comme si toutes les parties de mon corps allaient se dissoudre dans cette bulle de douce tiédeur utérine.

Le repas fut pris presque en silence. Je n'avais pas très faim, mais ça n'avait pas d'importance. Toi tu fis honneur au bouilli d'Armande comme si tu rentrais d'une journée de randonnée en ski. Nous allâmes nous promener sous les étoiles, redécouvrant la voie lactée dont nous avions, citadins, oublié jusqu'à l'existence. La neige crissait sous nos pas et notre haleine formait de petits bancs de brume opaques et volatiles. Nos mains emmitouflées cherchaient la forme d'une épaule, d'une hanche profondément enfouies sous les manteaux matelassés. De retour dans notre chambre, nous fîmes l'amour et je m'endormis lourdement, exténué. Tu sortis un harmonica des tes bagages et tu en jouas longtemps, en sourdine, improvisant des berceuses et de trainantes mélopées.

Ainsi se poursuivirent les quelques jours que nous nous étions proposé de passer à l'auberge. Tout était doux, libre et chaud et pourtant cette implacable lourdeur, cette langueur envahissante était là, qui nous imbibait petit à petit comme l'eau appesantit le bois flottant, sans trop qu'on ne s'en aperçoive. Nos gestes devenaient plus lents, nos paroles plus rares. On s'était donné mutuellement plusieurs massages. On s'était aimés à loisir. On avait parcouru les environs immédiats jusqu'à avoir laissé nos traces partout dans la neige qui gisait maintenant, défaite, comme les draps d'un lit après une nuit d'ébats. Nous n'osions pas trop nous l'avouer à nous-mêmes, et encore moins l'un à l'autre, mais il menaçait, inéluctable: *l'ennui.*

On essaya d'y remédier, d'abord, avec ce qu'on avait sous la main : les collections de bandes dessinées de la bibliothèque d'Armande, qui en était mordue. Les excursions dans la campagne environnante, à la recherche des sites historiques, des ateliers d'artisans locaux, de paysages pittoresques. Tu repris la rédaction de ton journal que tu avais complètement négligé malgré tes bonnes résolutions de l'été dernier et je ne te confessai pas ma curiosité pour ce que tu y consignais. La semaine passa donc sans que le mal ne se manifeste trop crument, entrecoupée qu'elle était de bons moments, de gestes qui

avaient déjà valeur de souvenirs et de dérivatifs discrets.

Vendredi matin, on chargea les bagages, on embrassa Armande avec reconnaissance et on reprit le chemin de la ville. Tu te proposais de passer le weekend chez tes parents que tu n'avais pas vus depuis longtemps et moi j'avais du rattrapage à faire dans mes préparations de cours.

– Pour notre prochain weekend ensemble, suggéras tu, on devrait peut-être planifier quelque chose, je ne sais pas quoi, une activité, une sortie, quelque chose…

– Ouais, tu as sans doute raison, on devrait organiser quelque chose…

Mais nous nous quittâmes comme à l'accoutumée, sans rien fixer pour l'avenir. On verrait bien.



La coiffure (lavis)

XII.

– Attention ! Mon maquillage !

Pas question de s'embrasser. Et il en serait ainsi pour toute la soirée. Piteux mais soumis, je me fis une raison et admirai de loin la geisha qui avait pris place à mes côtés dans l'auto. Le fond de teint blanc comme porcelaine, les lèvres écarlates et luisantes contournées d'un trait de crayon, les yeux soulignés de noir et surmontés de sourcils circonflexes, la chevelure montée très haut en un gros chignon percé d'énormes épingles : la métamorphose était parfaite. Pour les heures à venir, il faudrait bien me résigner à vivre avec cette étrangère. Je vérifiai mon propre maquillage dans le rétroviseur, relevai le carré de tissu noir qui me couvrait l'œil gauche à la manière des pirates de bandes dessinées et je démarrai.

Tu étais arrivée avec cette proposition hier : une de tes amies organisait une soirée costumée et tu avais décidé que tu "sortirais" ton ami, à cette occasion, pour une première présentation publique. Sur le coup, j'avais paniqué un peu :

– Tu crois que notre amitié peut être montrée au grand jour, comme ça, sans prendre froid ?

– Mais oui, on ne se tiendra pas trop loin l'un de l'autre, pour se réchauffer au besoin.

– Et puis ce sera plein d'amis à toi qui vont me regarder comme une bête curieuse.

– Mais non, tu verras, ils sont très gentils mes amis. Et puis nous y allons incognito, puisque nous sommes déguisés.

Mais au fond, j'étais content aussi que tu veuilles me montrer à tes amis. D'une façon, c'était rassurant. Désormais je serais "l'ami de Caro... tu sais, celui qui était déguisé en marin à la soirée chez Brigitte ?"

Je n'avais pas eu à réfléchir longtemps avant de savoir que je me déguiserais en marin : ce serait un hybride qui tiendrait à la fois de Jason, du capitaine Haddock et du pirate Maboule. Tu hésitas un peu plus longtemps. Tu

pourrais toujours faire Médée, bien sûr, mais ce n'était pas exactement ça. Ou bien une princesse orientale ? Une odalisque ? C'était un peu osé. La déesse Astarté ? Trop prétentieux ! Une geisha ! Mais oui, pourquoi pas ? On sait bien que les geishas, sous leurs airs de touchez-y-pas,... hein ? C'était décidé.

La préparation des costumes constitua une bonne part du plaisir et permit à l'excitation de croitre progressivement à mesure que se rapprochait le moment de la fête. La base était facile à trouver : un pantalon marine et un chandail breton pour moi. Une robe de chambre de soie blanche parsemée de fleurs pour toi. On confectionna une vareuse de grosse toile rouge, comme celles que portent les pêcheurs de la Mer du Nord et on dénicha un bonnet de laine marine pour compléter le costume de marin. Le cache-œil fut ajouté par la suite pour faire plus exotique. La geisha maintenant. On acheta une pièce de taffetas bleu ciel pour y tailler ton obi; deux grosses aiguilles à tricoter en plastique tiendraient ta coiffure. Au quartier chinois on trouva un parasol de bambou et de papier de riz décoré d'une volée d'oiseaux.

L'auto roulait rapidement à travers les rues de la ville. Une petite neige mouillée s'écrasait en gouttes visqueuses

sur le pare-brise. Bientôt nous arrivâmes chez Brigitte et Armand, où avait lieu la soirée.

Je fus étourdi par les ballerines et les hidalgos, les vahinés et les gauchos, les princesses et les vampires, les sorcières et les gentlemans cambrioleurs, tout un monde bigarré auquel je fus présenté, une avalanche de prénoms que je ne fis guère l'effort de mémoriser. Que m'étaient ces gens, sinon une troupe de figurants, un décor de fond de scène pour toi ? J'ai dit les mots polis qu'il fallait dire, j'ai bavardé baseball avec un poète romantique et cinéma avec une bohémienne diseuse de bonne aventure. J'ai même dansé une polka avec Madame de Pompadour et une de ces danses sans nom avec la Fée des Etoiles. Toi tu allais et venais de ton côté, toute occupée à causer avec tes amis et amies, dont plusieurs que tu n'avais sans doute pas vus depuis longtemps. C'était une Caro inconnue que je voyais ici. Une Caro qui circulait avec aisance parmi tout ce monde qui était ton monde à toi.

De temps à autres nos chemins se croisaient pour un sourire ou pour une danse. Puis tu dérivais à nouveau vers d'autres rencontres et je te suivais des yeux, tout en me laissant errer moi-même au hasard des mouvements de l'assemblée. J'aimais te regarder ainsi, dans ton long

fourreau blanc, te détachant sur le tableau multicolore de l'assistance. C'était bon de te savoir là, à portée du regard, avec cette certitude : cette femme toute habillée de blanc, et que vous appelez votre amie, cette femme est *mon amie de corps.* Je me laissai flotter sur ce bienêtre qui ne m'empêchait nullement, tout en restant relié à toi par l'invisible fil de cette amitié, de faire les gestes et de dire les mots qu'il fallait dire et faire pour rester dans le ton de cette soirée.

J'observais comment tu te déplaçais d'un petit groupe à un autre. Un grand noir en tenue de samouraï, qui sans doute venait d'arriver, t'embrassa avec effusion. Tu arborais un grand sourire et tu parlais avec animation. Trois autres invités s'étaient joints à votre conversation et regardaient alternativement la geisha et le samouraï. Puis ce dernier porta son regard à travers la pièce jusqu'à moi, de façon soutenue d'abord, avant qu'un sourire ne vienne lui détendre le visage. Tu te retournas à ton tour vers moi, avec un geste de la main qui finit de me rassurer. Puis je te vis te tourner vers la maitresse de la maison, qui avait été jusque là spectatrice, et engager la conversation avec elle tandis que le samouraï se fondait à son tour dans l'assistance. La soie blanche de la robe de geisha captait mon regard comme un spot de théâtre entraine l'œil à la

poursuite de la danseuse étoile, éclairant au passage les partenaires avec qui elle compose successivement d'éphémères pas de deux. La danse se poursuivit avec d'autres groupes et d'autres partenaires et trois ou quatre fois encore, je me trouvai moi-même inondé de lumière, enveloppé par le halo que tu semblais déplacer avec toi. La quatrième fois, j'en profitai pour te faire danser et tournoyer si bien que tu vins t'échouer sans résistance dans mes bras.

– Tu viens ? On fait un fugue ! suggérai-je.

– Oh oui ! haletas-tu, à bout de souffle.

Notre départ ne passa pas inaperçu. Il fallut, au moins sommairement, dire bonsoir à chacun, même si tout le monde se montrait bien gentil et compréhensif ("C'est dommage que vous partiez déjà, mais on comprend ça, allez, soyez heureux!")

La route était presque déserte, tout était paisible. Tu somnolais, la tête appuyée sur mon épaule. Nous avons roulé ainsi en silence pendant un bon moment avant que tu ne reprennes la parole :

– Tu as aimé mes amis ?

– Ah oui, oui... Au fond, je ne sais pas, je t'avoue que je n'ai pas tellement fait attention.

– Ah ...

Deux kilomètres plus loin :

– Ça a été une bonne soirée quand même ?

– Oui, oui, tout le monde a été très gentil, tu sais, et puis tu étais tellement belle, c'est comme s'il n'y avait eu que toi toute la soirée. Mais maintenant je suis content que tu sois là, à moi tout seul, juste appuyée contre moi et qu'on n'ait même pas besoin de se parler.

Nous avons continué à rouler en silence, tandis que tu reposais, légère, contre moi, mais chacun était absorbé par des pensées encore informes.

Je ne trouvai pas le sommeil. Étendu sur le dos, j'écoutais ta respiration un peu courte, tu semblais dormir maintenant. Des images de la soirée me revenaient. Tout ce monde coloré et insignifiant. Toi qui te promenais au milieu de tout ça comme une lune parmi les étoiles, avec ta grande robe de soie blanche ceinturée de l'obi bleu ciel. Puis je t'avais retrouvée à moi, dans ce décor familier de la chambre où nous nous étions aimés si souvent. Tu étais allée te démaquiller à la salle de bains, je t'avais aidée à

dérouler la longue ceinture soyeuse et je t'avais dépouillée de ta robe blanche.

Je t'avais retrouvée dans ta nudité première, comme jadis. J'avais posé les gestes lentement, avec attention, pour te déshabiller puis pour t'embrasser, pour te caresser. Tu t'étais laissée faire comme en un état de transe, prolongement docile de la volonté de mes mains qui effectuaient sur toi les passes hypnotiques prescrites. Mes mouvements s'étaient succédés comme si j'avais suivi, sans avoir besoin d'y penser, un programme maintenant bien gravé dans les circuits de mon système nerveux. Je m'étais étendu sur toi et j'avais senti gonfler en moi ces flots de vie dont j'avais redécouvert l'existence avec toi; c'était l'été dernier, en pleine chaleur de juillet, alors que les tilleuls en fleurs embaumaient par la fenêtre ouverte de cette même chambre maintenant fermée sur un hiver qui s'achevait. J'étais entré en toi brusquement, impatiemment, et tu avais gémi à peine. J'eus un orgasme bref et violent, sans même savoir très bien si tu m'avais suivi. Et maintenant je regardais au plafond la raie de lumière qu'un lampadaire projetait à travers l'interstice du store et j'écoutais ta respiration un peu courte alors que tu dormais à mes côtés.

Tu bougeas dans ton sommeil et marmonnas quelques mots incompréhensibles.

– Qu'est-ce que tu dis? (Je profitais du prétexte pour te tirer de ton sommeil.)

– Hein ? Quoi ?

– Tu dormais ? m'inquiétais-je, hypocrite. Tu parlais dans ton sommeil.

– Ah oui ? Qu'est-ce que j'ai dit?

– Je n'en sais rien, je n'ai rien compris.

– Viens, colle-toi contre moi, il me semble que tu es tellement loin de moi.

Toujours docile, tu te rendormis presque aussitôt, appuyée sur ma poitrine, tandis que je continuais à fixer la raie de lumière au plafond. Sous mon bras, que je faisais aussi léger que possible, je sentais ton dos qui montait et descendait au rythme de ta respiration maintenant apaisée.

Le lendemain matin, au déjeuner, je t'annonçai mon projet de voyage au Mexique pour l'été prochain. C'était un vieux rêve. Je voulais faire le tour de tous les sites précolombiens importants et puis aller fureter dans l'arrière-pays pour voir comment les gens y vivent. Je

commencerais dès cette semaine à apprendre l'espagnol pour mieux profiter de mon voyage. Je partirais le plus longtemps possible, dès le début des vacances, jusqu'à épuisement de mon budget et je voyagerais à mon gré, selon qu'un site ou un évènement m'attirerait davantage par ici ou me retiendrait plus longtemps par là. La grande errance, quoi !

Tu fis mine de t'intéresser au projet mais il était bien clair, de la façon dont je te le présentais, que tu ne figurais pas dans ce scénario. Puis on procéda à l'organisation de cette journée de dimanche qu'on passerait ensemble, bien entendu. Il y avait une exposition de peintres naïfs au musée de folklore et, dans l'après-midi, la classe de violon du conservatoire donnait un concert à l'auditorium du jardin botanique. Ce serait une journée culturelle, puisqu'aussi bien le temps maussade n'invitait guère aux occupations d'extérieur.



Les amants (céramique)

XIII.

En se tenant parfaitement immobile, jusqu'à retenir son souffle, on entendait de partout ce scintillement sonore de la neige qui fond aux premières douceurs du printemps. Le soleil qui perce par faisceaux le treillis des branches dénudées vous réchauffe d'un côté tandis que la brise chargée d'humidité vous glace de l'autre. Et on active le pas pour combattre la froidure qui vous suit, marchant à la rencontre de cet avant-gout de soleils à venir.

Tant que le sentier courait dans le sous-bois, la neige accumulée au cours de l'hiver était restée assez abondante pour garnir la piste d'une bonne épaisseur de granules "gros sel". Les skis généreusement enduits de klister ("On dirait de la gelée de groseilles" trouvais-tu) glissaient en cadence dans les traces parallèles avec un bruit de pistons à vapeur. Au détour du sentier, un vol pépiant de gros-becs

errants s'égailla dans un tumulte de plumes blanches et jaunes; bientôt la bande se disloquerait pour former les couples qui, chacun de son côté, iraient construire leurs nids. Puis la piste sortait du bois et la boue perçait par plaques à travers la neige trop exposée au soleil. Il fallut continuer à pied, les skis sur l'épaule, en sautant quelquefois les mares qui s'étaient accumulées en travers du chemin.

Bientôt nous longeâmes une clôture. De l'autre côté, à hauteur de l'épaule, un réseau de tuyaux de plastique reliait chacun des érables à une cabane qu'on devinait à peine, là-bas, à travers l'écran discontinu des troncs empêtrés dans cette immense toile d'araignée. Les jambes largement écartées sur ses raquettes "pattes d'ours", le propriétaire des lieux se promenait dans ce labyrinthe, observant comment les pulsations des bulles sous le plastique indiquaient l'écoulement de la sève vers les chaudières.

– Puis ça coule a vot' gout ? lançais-tu, faisant sursauter l'homme.

– C'est parti en grande ! Tournez à droite juste au bout de la clôture : vous viendrez gouter à mon sirop !

Le feu de buches qui ronflait sous l'évaporateur nous réchauffait les doigts engourdis et le verre de "petit blanc" en fit autant pour le cœur. On acheta un litre de sirop neuf et clair dans une bouteille qui avait jadis contenu du genièvre et on reprit le sentier dans le bois.

Sur la route de retour vers la ville, le soleil de fin d'après-midi chauffait l'auto comme une serre. Je remarquais comment tu étais souvent silencieuse depuis quelque temps, sans me rendre compte vraiment que je l'étais autant de mon côté, lorsque :

– Sens-tu comment l'été s'en vient ? Tu avais parlé d'une voix blanche et tu poursuivis, sans même ouvrir les yeux : l'été, le soleil, les vacances, les voyages … les vacances, les voyages …

Et puis le silence se réinstalla. Je ne savais pas trop comment réagir, si toutefois il fallait réagir. Je constatai que nous n'avions plus reparlé des projets d'été depuis ce dimanche matin d'hiver où j'avais annoncé mon voyage au Mexique. Je n'avais jamais su réellement comment tu réagissais à ce projet. Nous avions continué à passer ensemble les weekends et quelques soirées de semaine comme si un avenir aussi lointain ne méritait pas qu'on s'en soucie autant à l'avance. Et maintenant, en entendant le ton

éteint sur lequel tu avais ramené ce morceau d'avenir devant les yeux de notre conscience, je constatais que l'été, c'était pour bientôt et que je ne m'étais même pas posé la question de ce qui allait nous arriver, à toi et moi, à cette occasion. Bien sûr, j'avais continué à potasser mon manuel d'espagnol et à feuilleter récits et guides de voyages pour préparer mon expédition mexicaine. Mais c'était comme si ce projet était situé dans un autre monde, dans une autre dimension que ceux où évoluait notre amour, de sorte que ces deux séries d'évènements n'avaient donné lieu jusque là, dans mon esprit, à aucune rencontre, à aucune collision. Toi et moi, ça avait toujours été une affaire du présent. Rarement nous planifiions plus que deux ou trois jours à l'avance. Le Mexique, c'était dans le futur, l'été prochain, dans plusieurs mois; c'était quelque chose à quoi on rêve, qu'on planifie, qu'on prépare longtemps à l'avance pour être prêt à en profiter au maximum. Et maintenant ça y était, il fallait faire quelque chose face à cette juxtaposition soudaine : toi et mon voyage. Je tentai un prudent sondage :

– Tu le vois venir comment, cet été là ?

– Ben … je ne sais pas. J'espère qu'il fera beau, qu'il y aura beaucoup de soleil, je ne sais pas … J'espère que tu feras un beau voyage.

– Oui mais toi, dans tout ça ? (Acculé, je faisais acte de courage.)

– Moi ? Je ne sais pas encore… Je trouverai bien quelque chose à faire de mon côté, puisqu'il ne semble pas y avoir de place pour moi dans tes bagages.

Ca y est, la chose était lâchée. Elle était là, grimaçante et inévitable. Pourtant, il n'y avait pas d'amertume dans ta voix. Je restai bouche bée quelques instants, constatant seulement en ce moment précis – ou alors, m'étais-je leurré jusque là ? – comme j'étais coincé. C'était vrai que je n'avais pas envie de m'encombrer de qui que ce soit pour ce voyage et c'était aussi vrai que je n'imaginais pas un seul instant comment je pourrais dire : Je ne veux pas que tu viennes. Je faillis être lâche et te proposer un rendez-vous à mi-chemin pour faire une partie du voyage ensemble, mais je me ravisai et je posai un deuxième acte de courage :

– C'est vrai, je ne me l'étais pas vraiment dit aussi carrément à moi-même jusqu'ici : je veux faire ce voyage seul, à mon rythme et au gré de mon inspiration, et je ne

vois pas comment je pourrais honnêtement te proposer de venir avec moi. Mais je me trouve très moche de te dire ça comme ça et puis… j'ai peur que tu m'en veuilles. Je crois même que j'ai un peu peur de te perdre dans cette histoire.

– Tu sais, ça a toujours été très clair pour moi que je ne faisais pas partie de tes projets à long terme et c'est aussi clair que je te rendais bien la pareille. Alors… ne nous attendrissons pas plus qu'il ne faut. Je m'arrangerai avec mon été, t'en fais pas. (C'est dur, l'héroïsme !) Je m'arrangerai bien avec ma vie, tiens ! Il n'y a personne qui peut le faire à ma place, de toutes façons.

Je posai ma main libre sur ta cuisse et tu posas la tienne par-dessus. C'était un discret "je t'aime", un geste d'apaisement et de reconnaissance, et puis c'était un peu triste en même temps puisqu'on parlait de départs. On roula encore en silence, mais c'était un silence moins lourd maintenant, malgré cette tristesse.

De retour à mon appartement, où nous étions rentrés pour souper, tu vins te coller contre moi :

– Aime moi comme si c'était la dernière fois.

– Mais ce n'est pas la dernière fois, me moquai-je gentiment : il y a encore longtemps, je te veux encore

souvent et puis même cet été, je ne pars quand même que pour quelques semaines !

– Quand même, aime moi comme si c'était la dernière fois. On devrait toujours s'aimer comme si c'était la dernière fois. Peut-être, quand tu reviendras du Mexique, peut-être que tu ne m'aimeras plus. Peut-être reviendras-tu avec une petite Mexicaine ou bien avec une vieille hippie américaine attardée et droguée au peyotl, te moquas-tu à ton tour. Ou bien peut-être, quand tu reviendras, que tu ne me retrouveras plus. Peut-être que je me serai fait enlever par un autre beau chevalier qui aura eu pitié de la pauvre petite princesse abandonnée par son valeureux seigneur parti aux croisades ?...

Nous nous sommes aimés comme si ce devait être la dernière fois. Après l'orgasme, tu fus prise de sanglots incontrôlables. Écrasée de tout ton long sur mon corps détendu, tu étais secouée de la tête aux pieds par de grands spasmes qui venaient du plus creux de toi-même et tu t'agrippais de toutes tes forces, les bras noués autour de mon torse. Je t'étreignais doucement, je te flattais l'échine et la nuque, je te massais doucement le dos, les épaules, la tête. Petit à petit, tu t'étais calmée, vidée. Un soubresaut venait parfois perturber ta respiration redevenue régulière.

Je sentais alors le sanglot qui parcourait tout ton corps étendu sur le mien. Tant de détresse me mettait les larmes aux yeux. Je me sentais tellement impuissant devant une si grande peine. Je ne trouvais rien à dire. Je ne pouvais qu'être là à te serrer doucement contre moi et à te frotter le dos pendant que les derniers sanglots montaient à la surface, de plus en plus espacés, comme les dernières bourrasques d'une tempête qui était déjà loin. Quand le gros de l'orage fut calmé, je me mis à te chanter des berceuses. Bientôt à court d'inspiration, j'en étais à *"Fais dodo, Colas mon p'tit frère"* et à *"C'est la poulette grise"*, lorsque tu te redressas pour me regarder en riant :

– T'es fou ! J't'aime !

– Ben oui, j'suis fou. Puis j't'aime.

Nous nous sommes endormis, une fois de plus, échoués l'un sur l'autre comme deux enfants perdus au fond de la forêt et qui s'agrippent à leur semblable parce qu'il n'y a personne d'autre à qui l'on peut s'agripper.

Le samedi suivant, lorsque je vins te rejoindre chez toi, je te trouvai installée à ta table de cuisine devant un monceau de prospectus d'agences de voyages. Athènes, Copenhague, Vancouver, Casablanca, Tombouctou : le monde était éparpillé devant toi en cent fragments colorés

sur papier glacé. Plages, musées, villes et montagnes, tours guidés et Clubs Med, il y en avait pour tous les gouts. Faites vos jeux, Mesdames et Messieurs, faites vos jeux ! Nous avons joué aux voyages imaginaires toute la journée. L'autobus qui nous menait au centre-ville devenait *cable car*. La façade de la cathédrale Marie-Reine-du-Monde nous transportait au milieu des pigeons de la place Saint-Pierre. En longeant les colonnades du Bernin, apparut la Stoa d'Attale puis, au détour d'un portique, une large perspective sur le Taj Mahal se reflétant dans ses étangs. En face, l'obélisque de Washington se profilait sur les coupoles dorées du Kremlin. Deux ou trois palmiers frémissaient dans l'air frais du printemps qui emportait les dernières traces de neige dans les creux ombragés du Mont Royal.

Ce soir-là, attablés à la terrasse (vitrée et chauffée) d'un restaurant libanais, tu supputais les pour et les contre de toutes ces destinations qui s'offraient à toi. Moi je t'encourageais de mes questions et de mes commentaires, pour le plaisir de te voir t'animer, pour le plaisir de te voir vivre ta vie en dehors de moi comme on voit un oiseau multicolore qui va s'envoler, nous laissant avec le souvenir du chant et de l'éclat dont il nous charmait encore à l'instant.

– Tu sais, avais-tu dit en redevenant grave tout d'un coup : il ne faut pas que nous nous empêchions jamais de faire des choses, que nous nous empêchions jamais de vivre. Sinon, on va se mettre à s'haïr. Et je ne veux pas en venir là avec toi, jamais. Tu vas faire ton voyage et je vais faire le mien. Je serai un peu triste, un peu inquiète quand je t'emmènerai à l'aéroport avec tes bagages et je ne saurai pas comment on se retrouvera, après. Je ne saurai même pas *si* on se retrouvera après. Et toi aussi tu seras un peu triste et inquiet, mais tu ne t'en apercevras que plus tard, quand l'avion aura décollé, car il y aura l'excitation du départ et tu seras trop occupé à prendre soin de moi à la dernière minute. Ensuite je rentrerai chez moi pour finir de faire ma valise à moi et préparer mon départ à moi. Et puis peut-être qu'au retour on se retrouvera à neuf parce que nous ne nous serons fait aucune promesse. Peut-être …

– Peut-être, répondis-je, rêveur, et je t'aimais tellement en ce moment précis que je me demandais pourquoi j'avais tant tenu à faire ce voyage solitaire.



Les amants (céramique)

XIV.

… douze, treize, quatorze, quinze fois la sonnerie grésillait dans l'écouteur et personne ne répondait. De demi-heure en demi-heure, depuis l'avant-midi, j'essayais de te rejoindre chez toi, sans succès. Pas plus qu'autrefois nous ne nous étions donné de rendez-vous précis mais, à force d'habitude, c'était pourtant devenu une entente tacite que les fins de semaines nous appartenaient en commun.

J'avais beau me répéter que tu pouvais bien faire ce que tu voulais de tes samedis, que tu étais peut-être partie faire un tour chez tes parents ou allée acheter des souliers au centre-ville, je ne pus m'empêcher d'être envahi par une sourde inquiétude. Ce n'était pas normal. Si tu avais dû t'absenter, tu m'en aurais parlé, c'est ce que tu avais toujours fait. Mais aujourd'hui, alors que l'après-midi s'achevait : rien. J'en avais profité pour mettre un peu

d'ordre chez moi, pour lire le journal, pour feuilleter une revue, tout en prenant bien soin de ne pas m'éloigner du téléphone et de ne pas m'engager dans aucune entreprise que je ne pusse abandonner aussitôt. Mais maintenant il devenait clair que je n'aurais plus de nouvelles de toi aujourd'hui. L'heure de fermeture des magasins était passée depuis près d'une heure. Il était temps de me préparer quelque chose à grignoter et après, eh bien, on jouait en ville plusieurs films que je voulais voir. Ne paniquons pas, me dis-je, on va voir si je suis encore capable de m'organiser tout seul comme un grand garçon !

Le lendemain matin, j'hésitai longtemps à faire une autre tentative pour t'appeler chez toi. Je ne voulais pas te réveiller si tu dormais encore. Je m'aperçus bien de l'incongruité d'une telle précaution, alors que j'avais toujours su que je pouvais t'appeler à n'importe quelle heure de la nuit pour t'annoncer que je venais te surprendre au lit. Et pourtant, ce matin-là, je rôdai autour du téléphone pendant une bonne partie de la matinée avant de me risquer à signaler ton numéro. Encore une fois, la sonnerie résonna dans le vide : tu n'étais toujours pas là.

Avant que le cafard menaçant ne me tombe dessus, j'enfilai prestement ma veste et mes bottes, démarrai mon

auto et filai vers la campagne. Je passai quelques heures à errer dans les bois. Le foisonnement des fleurs printanières et le pépiement des parulines et des bruants fraichement revenus du sud et parés de leurs plumages nuptiaux tout neufs absorbèrent mon attention si bien que je ne pensai plus à rien d'autre. Je m'arrêtai, vers la fin de l'après-midi, dans un casse-croute isolé au bord d'une petite route et j'y commandai un sandwich. La serveuse, qui n'avait rien d'autre à faire à cette heure creuse de la journée, me fit ses plus beaux sourires. Cette simple attention me prodigua au cœur la même chaleur que me donnait au corps le rayon de soleil qui m'atteignait à travers la vitre de la salle à manger et je me laissai pénétrer sans vergogne de ce double réchauffement, comme un chat.

Le ciel commençait à rougeoyer à l'horizon quand je sortis de cette douce torpeur. Quelques clients commençaient à arriver pour souper, la serveuse était maintenant occupée ailleurs et les rayons de soleil allaient dessiner leur tache de lumière dorée plus loin sur le mur du fond de la salle. Je réglai mon compte et sortis dans l'air refroidi de cette fin de journée de printemps.

En roulant vers la ville j'écoutai avec la plus grande attention l'interview à la radio d'une quelconque vedette qui

m'était d'ailleurs parfaitement indifférente. Rentré chez moi, je fis une autre tentative infructueuse de te rejoindre. Heureusement, le dimanche soir, à cette époque, il y avait toujours quelque chose d'intéressant à la télévision, ce qui me dépanna pour l'instant.

Vers les onze heures, le téléphone sonna.

– Allo, Benoit ? As-tu passé une bonne fin de semaine?

– Bof ! … A vrai dire, je ne me souviens pas trop de ce que j'en ai fait.

– Devine où j'étais ?

– …

– C'est vrai que je ne te donne pas beaucoup d'indices…

Vendredi soir dernier donc, en route pour faire ton marché de fin de semaine, tu t'étais fait accoster par le camion de Roger, un de ceux de la bande d'amis qui s'étaient retrouvés à la soirée costumée chez Brigitte, le soir du carnaval. Justement, Roger était en route pour passer cueillir tous ceux du clan qui pouvaient se libérer et les emmener à un weekend improvisé à son chalet de campagne. "Tu viens ?" t'avait-il proposé, en te mettant en

demeure de répondre sans délai par oui ou par non : "Si tu veux, ton ami le marin est bienvenu aussi, mais il faut décider tout de suite."

Tu avais couru chez toi, tu avais tenté vainement de me rejoindre alors que j'étais sorti à cet instant et tu avais décidé d'y aller seule, puisque c'était à prendre ou à laisser. Juste le temps de ramasser quelques affaires et vous aviez continué la tournée pour cueillir les autres. Il était tard, ce vendredi soir, lorsque les six amis que vous aviez trouvés disponibles s'étaient entassés dans le camion, en route pour la campagne de Roger. Comme il n'y avait pas le téléphone au chalet, tu n'avais pas pu me rappeler. Vous aviez passé deux journées et une bonne partie de la nuit à rigoler, à vous raconter des conneries, à manger n'importe quoi à n'importe quelle heure et à vider un bon nombre de bouteilles. Une vraie cure de désintoxication sociale.

– Est-ce que le grand samouraï de l'autre soir était là ?

Je n'avais pas pu m'empêcher de lâcher la question, que je regrettai aussitôt.

– Non, il n'a pas pu venir : il a une femme et des enfants, ce monsieur, il n'a pas toute sa liberté comme nous !

Ce "nous" qui à nouveau m'incluait ironiquement, m'égratigna au passage. Lorsque tu me demandas si je te rejoindrais pour passer la nuit avec toi, je prétextai l'heure tardive, la fatigue, le temps redevenu maussade pour rester chez moi. En fermant le téléphone, j'avais les larmes aux yeux et je me houspillai de cesser ces enfantillages.

Nous nous retrouvâmes le mercredi soir suivant. Au programme : pizzéria et cinéma.

Évidemment, le film racontait une de ces sombres histoires de gens qui s'aiment, qui cherchent à se rejoindre et qui ne réussissent qu'à s'isoler et à se torturer, le tout débouchant sur une issue incertaine où l'on pouvait deviner que le héros désespéré allait se suicider sur le coup d'un malentendu qui devait pourtant s'éclaircir incessamment.

– Parfaitement stupide, conclus-je, furieux, en sortant de la salle. Ce type est parfaitement stupide ! Il n'avait qu'à tendre les bras et tout s'arrangeait. C'est vrai que la bonne femme avait l'art de n'être pas là aussi, chaque fois qu'il aurait fallu. De toutes façons, c'est rien que des astuces de scénariste pour faire brailler le monde. Pendant que le monde braille sur des personnages de cinéma, ils oublient de s'apitoyer sur leurs propres malheurs.

J'étais vraiment très en colère. Je continuai à déblatérer un bon moment, tout en serrant ton épaule pendant que tu marchais à mes côtés, silencieuse. En arrivant à l'auto, tu proposas de prendre le volant pour le retour. Je me calmai un peu et je me recroquevillai tant bien que mal sur mon siège, la tête appuyée sur ta cuisse. En arrivant chez toi, tu me déshabillas et tu m'installas bien au chaud dans ton lit avec un lait au miel et un fond de musique. Puis tu vins t'étendre près de moi, douce et attentive présence, rassurante et pourtant combien précaire.

– Je devrais t'épouser, commentai-je d'un ton ironique qui cachait mal mon désarroi.

– Tu sais bien que non, avais-tu répondu.

XV.

J'étais maintenant bien avancé dans mon manuel d'espagnol et dans l'étude des civilisations précolombiennes. J'avais fait ma liste du nécessaire pour voyager le plus légèrement possible, pendant plusieurs semaines, sans rien oublier d'essentiel. Toi, de ton coté, tu avais fixé ton choix sur un séjour en Bavière et en Autriche, incluant un festival de musique et une tournée des hauts lieux de l'art baroque. Tu prendrais l'avion quelques jours après mon départ, en direction opposée. Les projets de voyage et les préparatifs meublaient une part grandissante de nos conversations. Je m'amusais à parler en espagnol et tu me répondais par un *Vielen Dank* et *Bitte schön*. Ce fut une période sereine de deux mois que nous passâmes ainsi, à l'approche des vacances d'été. Tout était calme entre nous et l'énervement de l'aventure qui était devant

nous, là-bas loin en Amérique Centrale ou en Europe, atténuait nos incertitudes.

Comme par le passé, nous continuions à aller au cinéma, au concert et dans les galeries. Nous fricotions de petits gueuletons. Nous allions voir le printemps s'installer dans la campagne, puis les premiers signes de l'été. Nous dormions ensemble dans ce grand lit qui était maintenant un havre familier. Nous posions des gestes et prononcions des paroles que la répétition même rendait apaisants, maintenant que notre enchainement n'était plus sans issue. Si parfois nous songions à la longue absence qui nous séparerait bientôt, chacun gardait pour soi ses inquiétudes et sa peine. On faisait mine de ne pas s'en faire, comme si ces départs ne devaient être qu'un accident de parcours dans une histoire dont on ne voyait pas la fin. A mesure que s'approchait le temps de la séparation, notre amour reprenait parfois, pour un instant, l'éclat du neuf.

Les billets d'avion et les chèques de voyage étaient achetés, les passeports remis en règle, les visas apposés. J'avais préparé mon appartement pour une longue absence et entreposé mon auto dans la cour d'un copain. Ce soir-là, j'étais venu chez toi avec mon packsack, puisque tu me conduirais à l'aéroport le lendemain.

Nous avons mal dormi cette nuit-là. Comme mon avion ne partait que dans la soirée, il fallut trouver le moyen de tuer le temps jusque là, sans trop d'impatience. Nous passâmes la matinée en ville, à la recherche d'un certain modèle de trousse de toilette super-pratique que tu avais vu dans une revue et que tu voulais te procurer pour emporter en voyage. (Nous ne trouvâmes pas l'article recherché et tu dus finalement te contenter du modèle ordinaire.) Nous dinâmes d'une soupe et d'un sandwich et, comme le soleil se décidait à percer les nuages, nous prîmes la direction de l'aéroport pour aller nous promener dans la campagne environnante en attendant l'heure du départ. (L'aéroport international était alors situé en pleine campagne, à une heure de la ville.) L'après-midi s'écoula lentement, à petits pas, tandis que défilaient les fermes et les villages, les prairies et les vergers. Nous parlions de choses anodines, de la teinte bleutée de telle colline à l'horizon ou du nombre d'étourneaux rassemblés dans une cour de ferme.

Nous nous arrêtâmes pour acheter du pain encore chaud dans une boulangerie de village, puis, à l'épicerie voisine, du vin et de quoi compléter un piquenique improvisé que nous allâmes consommer un peu plus loin, au bord d'un ruisseau. La tiédeur que le vin réveillait en

nous réussit à secouer un peu cet engourdissement qui nous avait envahis. Tu étais venue t'appuyer sur moi et je t'entourai de mes bras comme je l'avais fait si souvent mais ces gestes devenus familiers, automatiques, avaient maintenant quelque chose de forcé, comme s'ils outrepassaient d'incertaines convenances.

Le soleil descendait plus bas sur l'horizon, l'heure du départ approchait. Il fallut se hâter de compléter le chemin vers l'aérogare pour ne pas arriver en retard. Il restait dix minutes de route, puis viendrait l'énervement de l'enregistrement des bagages, des contrôles, de l'embarquement.

Absorbé dans Dieu sait quelles pensées lointaines, je me surpris à chantonner : *Allons enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé.* Je m'arrêtai aussi sec en prenant conscience de l'incongruité de mon répertoire mais toi tu conduisais mine de rien avec un petit sourire énigmatique.

– C'est-y fou, ce qu'on peut se mettre à chanter tout d'un coup sans s'en rendre compte. (J'essayais bien de détendre un peu l'atmosphère.)

– Tu as l'air parti pour la gloire, rétorquas-tu sur le même ton.

– A vrai dire, pas tellement, je crois. Il me semble que je pars pour tellement loin. Tu sais que j'ai toujours le trac quand je pars en voyage ?

Et puis ce fut l'arrivée dans le stationnement, la recherche d'une place libre, la course vers le comptoir d'enregistrement et la file d'attente pour s'en approcher.

La conversation redevint anodine et le spectacle coloré de la foule voyageuse en fournit une matière première abondante. Il y eut encore du temps à perdre, avant que la voix feutrée des hautparleurs ne lance l'appel pour l'embarquement.

Que faire pour combler ce vide que laisse la douleur anesthésiée des départs ? On peut toujours aller prendre un verre en continuant à rire en douce de la faune humaine environnante. Le temps s'écoule de plus en plus visqueux à mesure que l'aiguille des minutes s'approche de l'heure de pousser un soupir et d'annoncer : Bon, j'y vais!

Admission réservée aux voyageurs munis d'un titre de transport.

Reste la dernière minute avant de franchir le portillon. La dernière fois qu'on se serre l'un contre l'autre.

– Allez, bon voyage !

– Bon voyage, toi aussi.

– Alors à bientôt ?

– Oui, à bientôt peut-être.

Montréal, Godmanchester,
1982 – 2015.